

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16^{ME} ANNÉE, No 792 - SAMEDI, 22 JUILLET 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Photo Laprés & Lavergne

Les Membres de la Société Numismatique de Montréal visitant les ruines de Senneville

A TRAVERS LE CANADA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 22 JUILLET 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—La colonisation, par F. Picard.—Le dillettantisme en littérature, par de Marchi.—Poésie : A ma mère, par G. Ringard.—Le doigt de Dieu, par F. St.—Le fort Senneville.—Talis-mans, fetiches, amulettes.—Poésie : Un an, par A. Letalle.—Souvenirs de Rome, par Léon des Carries.—Fête nationale française.—Association utile, par F. Picard.—Bibliographie.—Locomotive électrique, par P. C.—Examen du notariat.—Dans l'Afrique orientale, par Gervésis-Malissol.—Parc Sohmer.—Courrier de la mode.—Science récréative.—Propos du docteur.—Jeux et amusements.—Gravure-devinette.

GRAVURES.—A travers le Canada : Les membres de la Société Numismatique de Montréal visitant les ruines de Senneville ; Vue des ruines du fort de Senneville.—Portrait de M. le Dr J.-N. Legault.—Locomotive électrique.—Un parti de pêche : Une surprise.—Gravures du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

LA COLONISATION

S'il est une question sociale et vitale en notre province de Québec, c'est bien celle de la colonisation.

Il y a des années que nous nous occupons de cette question : nous venons de dire qu'elle est vitale pour notre province ; elle ne l'est pas moins pour les personnes d'Europe désirant acquérir un patrimoine.

Dans les séries d'articles que nous avons publiés en France et en Belgique il y a huit ans et après, nous avons dit franchement ce que nous pensons du Canada en général, de la province de Québec en particulier. Il y a huit ans, nous disions les efforts que faisait ou que ferait le gouvernement du Manitoba pour attirer *surtout* l'élément protestant dans les vastes plaines de l'Ouest ; nous avons dit aussi à quel point, dès la néfaste mise en jugement de l'hon. M. Mercier à Québec, notre gouvernement local s'était désintéressé de la question d'immigration, comment il mettait des entraves extrêmement sérieuses à la colonisation de la superbe province de Québec, par trois moyens entre autres : la vente du pin à quelques capitalistes qui massacrent le bois *acheté* par le colon, tandis que Manitoba donne ses terres avec le bois qui s'y trouve, sans réserve—lorsqu'il y a du bois.

Le deuxième obstacle mis par le gouvernement de Québec au développement de la province, c'est sa prétention ridicule à la possession des mines que découvrirait le colon sur sa terre : le droit naturel, et

le droit civil le suit en cela dans tous les pays civilisés, fait l'acheteur du sol propriétaire de tout ce qui est au-dessus et de tout ce qui est en-dessous ; il semble étrange de devoir dire des choses aussi élémentaires.

Enfin, la troisième entrave apportée de propos délibéré par le gouvernement provincial (que l'on remarque bien que je ne rends pas responsable de cet état de chose le gouvernement actuel : il suit simplement les errements de ses prédécesseurs, et c'est bien assez, c'est beaucoup trop !), cette troisième entrave, c'est l'absence totale de protection pour le colon.

Nous avons, certes, fait ressortir l'excellence de la loi dite de 1882, par laquelle certains objets ne peuvent être saisis par le créancier du cultivateur nouvellement établi : ce n'est pas en cela que consiste la protection de l'ouvrier agricole, il faut plus que cela. Il faut, au cultivateur, de bons chemins afin qu'il puisse conduire ses produits au marché de sa circonscription ; il fallait le protéger contre l'usure, dont nous ne parlerons pas, puisque le projet de loi Dandurand est heureusement voté par le Sénat, après une campagne très courageuse poursuivie dans ce but par *La Patrie*, de Montréal, et bientôt après par tous les journaux sérieux du pays.

Il faut, dans la protection que doit tout gouvernement à ses administrés, veiller aux premiers besoins du régnicole, et ne pas, sous prétexte de nécessité d'argent dans les caisses de l'Etat, louer chasse et pêche à des étrangers, enlevant ainsi au colon une partie sérieuse, parfois le tout, de sa subsistance.

Non seulement le gouvernement ne protège pas assez le colon, mais toute la filière suit. Afin qu'on ne nous taxe pas d'exagération, nous donnons un extrait d'un rapport officiel sur les asiles d'aliénés pour 1898 :

“ D'autres fois, disent les Sœurs, les parents se plaignent de la contribution qui leur est imposée par le conseil de Comté. Cinquante dollars par année, cela paraît peu en soi : mais il faut malheureusement constater que souvent c'est trop pour un pauvre colon chargé de famille. Il y a des cas où, forcé par le conseil de Comté, le colon a dû laisser vendre sa terre et s'en aller aux Etats-Unis.”

(Il s'agit des formalités à remplir pour faire interner un malade.)

Dans l'état actuel de la civilisation, le gouvernement à le droit de légiférer sur la situation de l'ouvrier, que ce soit l'ouvrier industriel ou que ce soit l'agricole. Il y a beaucoup trop, en ces pays d'Amérique, d'exploitation sans vergogne du pauvre par le riche, et nous en parlons en toute connaissance de cause. Nous affirmons, sans crainte d'être démenti, que cette exploitation est scandaleuse, aussi scandaleuse que celle que pratiquait l'usurier : mais on ose moins en parler, parce qu'elle est le fait des riches, de gens occupant des positions même parmi les gouvernants. Est-ce une raison de les ménager ?

Il est sans doute très joli de protester de son dévouement au peuple, et, d'un autre côté, abuser de l'ouvrier quel qu'il soit : l'hypocrite protestation ne réparera pas le tort fait froidement à celui qui loue ses services.

Enfin, il faut instruire le peuple des campagnes, l'éclairer. Il faut, de toute nécessité, donner une situation large et assurée à l'instituteur, créer des écoles du soir ; à l'école des enfants et à celle des adultes le soir, plus à celle-ci qu'à celle-là, l'instituteur démontrera les bienfaits de l'agriculture en disant les meilleures méthodes non seulement théoriques, mais pratiques, de la culture ; il dira quelles sont les céréales de meilleur rendement dans la paroisse dans laquelle il se trouve ; il étudiera, avec les enfants et les adultes, la composition du sol afin d'y apporter les meilleurs amendements aux moindres frais ; il parlera de la rotation des cultures, chose essentielle, vitale, pour le cultivateur ; il stimulera l'émulation de ses auditeurs en proposant des visites périodiques et en corps, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre ; il fera comprendre la nécessité des hangars bien fermés aux pluies et aux neiges pour les voitures, les harnais, les outils de labour ; il fera voir le bénéfice que donne un fumier bien abrité, tandis que celui qui reste exposé à l'air

libre perd presque toutes ses qualités. Il montrera la greffe, il enseignera la taille et les soins du pied et du tronc de l'arbre fruitier.

Ce système, mis en vigueur en France, en Belgique, en Prusse, en Autriche, donne des résultats merveilleux ; mais les instituteurs y sont fort bien payés.

Si, comme en France et en Belgique et dans presque toute l'Europe, le gouvernement obligeait les compagnies de transport—chemins de fer, bateaux à vapeur, etc.—à donner un tarif excessivement réduit au cultivateur pour le transport de ses produits : si l'Etat forçait ces mêmes compagnies, comme en Europe, à transporter par la plus grande vitesse ces produits ; si, enfin, l'Etat rendait responsables ces compagnies de toute avarie se produisant en cours de transport, et que les tribunaux, mieux organisés, rendissent sans aucun retard leurs arrêts dans les causes introduites par les cultivateurs contre les compagnies de transport ou contre les destinataires des villes, l'agriculture, se voyant protégée, reprendrait avec vigueur, nos pauvres familles canadiennes ne songeraient plus autant à quitter notre admirable province.

Cela ne suffirait cependant pas encore. Il y a une question très grave qu'il faut aborder, qu'il serait puéril de nier ou de rejeter : c'est la question d'emprunts par le cultivateur.

Les pays d'Europe ont étudié cette question : il y a des lois presque partout facilitant le prêt à intérêts très minimes—il y a des institutions fonctionnant sous la garantie des Etats : banques agricoles, crédits fonciers, etc. La France a même, pensons-nous, ce qu'il y a de mieux dans cet ordre d'idées : les banques agricoles ont l'ordre d'avancer au cultivateur la valeur estimative des produits de sa terre, *mais ne peuvent plus exiger le remboursement dès la récolte* : le cultivateur peut donc choisir le meilleur temps pour vendre sa récolte, et ainsi, réaliser un bénéfice parfois très sérieux, quand, auparavant, il lui fallait vendre à tout prix dès la récolte ; dès lors, il y avait encombrement au marché, par conséquent les prix étaient dictés par l'acheteur, le malheureux cultivateur ne retirait même pas le seul capital emprunté !

Les syndicats agricoles, en France et ailleurs, jouissent de grandes prérogatives : ils sont garantis, dans une mesure, par l'Etat et la municipalité pour l'achat des machines outils, pour la qualité de semences qu'ils achètent pour la communauté, etc.

Voilà la voie dans laquelle devraient s'engager nos gouvernements, mais surtout le gouvernement de Québec.

Le gouvernement provincial devrait en outre faire faire une propagande sérieuse dans les pays d'origine latine : si le Manitoba promet le Paradis terrestre aux Anglo-Saxons et autres Doukobors, la province de Québec ne le cède en rien à ce pays de cocagne, des agents duquel la France, d'ailleurs, a cru devoir faire surveiller les agissements il y a quelques années, tant les plaintes des pauvres Français étaient nombreuses.

Un de nos amis, Canadien-français, établi de longue date aux Territoires du Nord-Ouest, nous dit que les enfants des Français établis au Manitoba, dans l'Alberta, etc., ne savent presque plus parler leur langue maternelle. Il y a, on doit le reconnaître franchement et ne pas s'arrêter à des considérations qui ne sont pas de mise ici, il y a, chez l'Anglais dès qu'il forme la majorité, un esprit sectaire qu'on ne pourra jamais lui enlever : d'où ces lois d'exception décrétées dans les pays de l'Ouest, écoles neutres, ou plutôt libres-penseuses et anglaises, langue française proscrire non seulement des Parlements, mais des tribunaux, des écoles, en attendant que, comme les Turcs en Syrie, les Greenway ou les Martin l'interdisent même aux familles !

C'est aussi avec effroi que nous voyons nos malheureux campagnards se rendre aux Etats-Unis, où la vie leur est cent fois plus dure qu'ici. Nous pourrions en dire long à ce sujet : mais que n'a-t-on pas dit déjà qui n'a pas été écouté ? Et comment serions-nous écoutés, si les hommes les plus marquants comme les hon. Mercier, les L.-O. David et autres ne le sont pas ?

Nous félicitons vivement notre excellent confrère et

ami, M. le Dr A. Brisson, directeur du bureau de Colonisation, qui vient d'être choisi par le gouvernement fédéral comme représentant tout à fait spécial de l'émigration au Canada à l'Exposition Universelle de 1900 à Paris.

Le gouvernement ne pouvait faire un meilleur choix ; et, si notre ami se trouve obligé envers le Canada tout entier, nous osons lui rappeler qu'en France toutes les sympathies sont pour la province de Québec, tandis que l'on compare le Manitoba et le Nord-Ouest aux pays mensongers de la République Argentine, du Brésil, etc. Les Français ne sont point des idiots : et malgré toute la réclame intéressée que l'on peut faire du Manitoba ou par ordre du Manitoba, les Français savent combien ce gouvernement paie par tête d'émigrant à ses agents, tout en poussant activement, nous le répétons, l'émigration anglo-saxonne et protestante, afin d'annihiler complètement cet élément français qu'il redoute et qu'il abhorre.

Jimmie Ricard

LE DILETTANTISME EN LITTÉRATURE

Le dilettantisme est cette forme dissolvante de la pensée, une attitude mentale funeste résultant d'un raffinement d'interprétation qui éveille des sentiments et des sensations d'un effet sensiblement différent ou opposé à celui que la cause aurait dû entraîner naturellement.

C'est un état passager de l'intelligence accentué souvent par une influence déprimante, telle qu'une déception, qui suspend le fonctionnement normal de la conception en créant un état d'apathie qui va jusqu'au dédain de la vérité. Etudiant les phases de la pensée de R. Wagner, nous le voyons transformer son optimisme hégélien en pessimisme d'un dilettantisme exagéré, caractérisé par le Vaisseau fantôme, Tristan & Yseult, et même sa trilogie, quoiqu'elle soit empruntée à la mythologie ; puis il remonte du pessimisme vers la sagesse évangélique quand il écrit "Religion et Art" et qu'il composa son suprême chef-d'œuvre "Parsifal" où il déclare en parlant du Christ : "Tous les autres ont besoin d'un sauveur : Lui, il est le Sauveur."

Ernest Renan, Anatole France sont considérés comme dilettantes, voyons jusqu'où s'étend ce dilettantisme.

Certes Renan fournit de l'état d'esprit mis en cause la formule la plus complète. Où trouver le scepticisme transformé en instrument de jouissance, selon la juste définition que Paul Bourget donna du dilettantisme, exprimé d'une manière plus décisive que dans "les drames philosophiques" et dans les feuilles détachées ? "Jouissons, mon pauvre ami, dit un personnage du *Prêtre de Nemi*, du monde tel qu'il est fait. Ce n'est pas une œuvre sérieuse, c'est une farce, l'œuvre d'un démiurge jovial. La gaieté est la seule théologie de cette grande farce." Voilà du scepticisme ironique se complaisant en lui-même, voilà l'exercice de la pensée transformé en un simple divertissement. Mais il faut noter que la philosophie de Renan ne revêt cette forme que très tard. Si vous relisez "l'avenir de la science" et d'autres productions antérieures de ce maître telles que les *Origines du Christianisme*, et *l'Histoire du Peuple d'Israël*, vous aurez beau y chercher le mélange de la fantaisie à l'érudition, il n'est pas possible de n'y voir que l'amusement d'un esprit qui se caresse aux idées. L'indolence du dilettante qui fait litière de ses principes n'y apparaît point. Renan y construit et y défend des systèmes faux, mais ces systèmes lui tiennent à cœur. Vous voyez donc se dessiner cette direction nouvelle du dilettantisme chez Renan par une réaction intime, que son autobiographie seule pourrait nous révéler, en nous éclairant sur les causes, comme je le souhaitais pour l'étude des transforma-

tions cérébrales dans mon article de la semaine dernière.

Anatole France est un écrivain merveilleux dans la forme, ses livres sont les œuvres d'un art achevé, je dirai même qu'ils sont uniques, comme originalité et rarement comparables comme finesse d'observation.

Le dilettantisme de Renan ne lui est pas du tout applicable. Le sens de cette disposition d'esprit est chez lui tout différent : son ironie n'est pas la même que celle de Renan : elle a une conception de la vie plus amère. Il est aussi haineux du dogme chrétien qui l'obsède, mais il n'est ni indolent ni indifférent, il marque ses ardent antipathies, quoique ne se prêtant pas aux formes diverses de la vie ; pas plus que dans sa critique, qu'il a voulue impressionniste, il n'accepte les formes diverses de l'art. Il ne transforme pas son scepticisme non plus en jouissance, son dilettantisme est caractérisé par la définition du premier paragraphe de cet article en ce qui touche le raffinement. Son *Lys rouge* et son *Humaine tragédie* sont saturés d'une intime désolation qui prend sa source dans cet excès de pénétration de la vie dont la conception nette se trouve altérée par cette disposition d'esprit même.

Quant à Jules Lemaitre, c'est avec la plus grande réserve qu'il faudrait examiner s'il a pu côtoyer, effleurer le dilettantisme. C'est avant tout un esprit sain qui ne se laisse pas envahir par l'imagination, doublée d'une pointe de fine ironie à laquelle je me ferais plus volontiers qu'à celle d'Anatole France parce que ce dernier ne se possède pas au même degré.

Jules Lemaitre a des défiances sans parti pris entraînées par sa grande perspicacité doublée d'une sagacité qui va jusqu'à la prévoyance, son raffinement étant limité par un jugement sain. En outre il unit beaucoup de cœur à beaucoup d'élévation morale, comme les derniers événements touchant à la patrie lui ont permis de le prouver, ce qui l'éloigne singulièrement de l'indifférence obligée du dilettante.

Je soutiens d'autant plus cette appréciation qu'une bonne partie des contradictions apparentes de Jules Lemaitre sont de purs artifices de style à travers lesquels sa pensée vraie apparaît souvent dans toute sa clarté.

Et Maurice Barrès ! ! Quand je me ressouviens de ses convictions superficielles, son procédé parfois peu sérieux qui se souciait uniquement de s'amuser aux dépens de ses contemporains, se peut-il qu'on le classe sans hésiter parmi les dilettantes ? Sa dernière manière qui le lançait en pleine politique, en pléines questions sociales, vous arrête, vous montre l'agonie de ses tendances premières au dilettantisme et vous crie que ses échappées à la suite de Renan qui semblaient être du scepticisme indolent et léger n'étaient que de la fumisterie, que loin de s'affirmer, ces tendances ne l'ont pas empêché d'entrer dans la voie la plus large du doctrinarisme qu'il semble gravir lentement.

Que reste-t-il du dilettantisme après les évolutions de Paul Bourget, de J. K. Huysmans qui avec Frs Coppée, avec Brunetière et bien d'autres, s'élevèrent vers le progrès constant du respect et de l'amour du christianisme ? Où sont ces dilettantes dont les œuvres répondent véritablement aux définitions abstraites que j'énonçais sur cet état d'esprit ? Ils sont dans la masse, ils ne sont plus parmi les têtes de la littérature française. Le dilettantisme existe encore parmi quelques écrivains secondaires dont la vie a favorisé ce dérèglement de la pensée, mais il a abandonné les sommets de la littérature ; par contre, il s'est répandu davantage dans les mœurs, dans les idées vivantes et ambiantes, dans tout ce qui est dans l'air, comme les germes bienfaisants ou malfaisants qui flottent éparés autour de nous, cherchant un milieu propice pour s'y développer.

Si le prêtre français pouvait écrire ses impressions sur les dispositions mentales qu'il a recueillies dans le secret du confessionnal, il pourrait préciser ce qui se mêle de dilettantisme avoué ou secret, conscient ou inconscient, aux nuances si diverses du sentiment religieux de la France d'aujourd'hui.

Les derniers événements, faisant suite à une direction morale qui cherchait à corrompre l'unité

religieuse, ont fatalement propagé le dilettantisme dans certaines fractions sociales au profit du protestantisme, œuvre destructive conduite sous l'action combinée des radicaux et des juifs avec la complicité inconsciente des socialistes.

Dans nos jours fiévreux, le tourbillon des évolutions se précipite avec une vitesse inconnue aux lentes générations de nos ancêtres, et l'homme n'a plus le temps de vieillir sans traverser plusieurs règnes d'idées successifs.

C'est bizarre de constater le contraste d'une sensation déprimante dans le peuple et d'une résistance énergique dans le monde des lettres actuel, tandis qu'à la suite de la guerre franco-allemande personne ne se montra au point de vue patriotique en dehors d'Erckmann-Chatrion, dans le *Banni* d'Alphonse Daudet, dans le *Porte Drapeau*, la *Prise de Berlin*, et la *Dernière Classe*, puis Paul Deroulède dans ses poésies. Cette veulerie nous coûta d'amers reproches qui nous vinrent d'Allemagne par l'organe des romanciers allemands. Ils étaient durs à avaler, mais ils étaient mérités et portèrent des fruits dont la poussée semble péniblement lente pour faire face aux événements qui surgissent avec une rapidité vertigineuse, dans une période trop limitée pour parer les coups et prévenir les désorganisations qu'ils entraînent.

A côté des dilettantes nous avons les inquiets, ceux-là sont plus près des croyants et aussi plus prêts à l'action. Tandis que les dilettantes font penser à ces chœurs d'opéra qui rugissent : En avant ! Elançons-nous ! et qui demeurent en place. Il ne suffit pas de croire, il faut savoir ce que l'on croit ; il ne suffit pas de vouloir à vide, il faut appliquer son énergie reconquise à quelque chose, il faut la diriger systématiquement vers un but.

Or je m'élève absolument contre les demi chrétiens, les prédicateurs laïques "du devoir présent" qui s'arment toujours pour de vagues croisades et qui ne partent jamais, parce qu'ils ne savent pas s'orienter.

Ces exhortations, ces jugements ne dérivent pas d'une fantaisie particulière, mais d'un idéal stable et permanent qui est l'idéal chrétien dans toute sa plénitude. Et pour en revenir à l'art, je dis que l'écrivain doit posséder également des dogmes esthétiques qui l'obligent à louer impétueusement ceux qui possèdent les principes littéraires selon lesquels ils condamnent ou absolvent, rompant avec cette marche de la pensée qui flotte indécise, à condition que ces principes littéraires soient vraiment larges et généreux, surtout qu'ils ne résultent pas de certaines habitudes ou de certaines conventions qui réduiraient la critique au procédé d'un maître d'école en atteignant l'impersonnalité du jugement.

De ce que l'on n'a pas le droit de transformer les idées en raffinements voluptueux, ce qui est une perversion des sens, il ne s'ensuit pas qu'il est défendu de prendre plaisir à la beauté variable de la nature visible et des dons cachés dont la manifestation arrive jusqu'à nous par la parole, par la plume ou par les œuvres d'art, car ce plaisir est naturel et légitime quoi qu'en pense le jansénisme qui est un autre genre de perversion. Et si l'on se réjouit de la beauté, comment s'y prendra-t-on pour faire abstraction de ce sentiment dans le jugement esthétique qui constitue l'affirmation de beauté ? Ce jugement esthétique relève de la raison sans doute, mais il ne peut naître indépendamment de la sensibilité, comme le mot l'indique par sa racine grecque.

D'où je conclus chez le dilettante au déséquilibre de quelques-unes des fonctions du système nerveux, lequel comprend la sensibilité qui, étant particulièrement affectée par l'état d'esprit mis en cause, rend les conceptions et les œuvres du dilettante dédaigneuses de la vérité et stériles pour celui qui peut en discerner la valeur fondamentale.

DE M.

L'avarice est la passion de l'or que le sage ne convoitait jamais. Comme un poison funeste, qui corrompt tout, elle énerve l'âme et le corps ; toujours insatiable et sans bornes, elle n'est affaiblie ni par l'abondance ni par la disette.

A MA MERE

*Quel charme s'attachait à tes lèvres aimantes,
Mère qui, dans la nuit sans aube du cercueil,
Dors avec mon bonheur sous le cyprès en deuil,
Que, malgré tant d'espoirs brisés, tant de tourments,*

*Tant de jours douloureux, tant d'heures inclementes,
De chemins sans soleil, de foyers sans accueil,
D'embûches pour mes pas, d'échecs pour mon orgueil,
Tant d'étreintes d'amis, de caresses d'amantes,*

*Tant de plaisirs enfuis, tant de tristesses nées,
Tant de fruits mûrs cueillis, tant de fleurs moissonnées,
Et le doute à jamais en mon cœur triomphant,*

*Et mes désirs éteints, Mère, ma lèvre d'homme,
Des baisers que tu mis sur ma lèvre d'enfant,
Garde encor la saveur tendre et le pur arôme ?...*

GASTON RINGARD.

LE DOIGT DE DIEU

(Suite)

—Je regrette que vous m'interrogiez, mon oncle, car je ne puis parler contre ma pensée. Eh bien ! oui, je crois à un Dieu créateur, mais je fais plus, je crois en lui, en sa bonté, en sa paternité pour qui le prie, l'aime et l'adore.

—Mais tu divagues, malheureux ! s'écria l'éducateur atterré.

—M. Sosthènes, vous trompez notre attente, dit Mme de Saint-Albin, jalouse de mettre son mot dans le débat.

Sosthènes sourit, et d'un ton ferme, bien qu'empreint de déférence :

—Mon oncle, dit-il, vous avez vos convictions, et ces convictions, vous avez essayé de les faire miennes. Vous me trouviez, d'ailleurs, attentif et docile ; j'espérais que vous m'aideriez à percer le mystère qui plane sur l'humanité ; mais vos théories ne faisaient que rendre plus épaisses les ténèbres qui enveloppaient mon intelligence.

—Comment donc ? interrompit vivement l'oncle, voxé ; est-il rien de plus clair ? Sortis de la matière éternelle, nous... nous...

—Nous aussi devrions être éternels, voilà ce que je me disais, cher oncle, et cependant la mort, l'implacable mort.

—Nous subissons la loi de toute matière, mon jeune ami ; notre existence, de courte durée, sous une forme, peut se perpétuer sous une autre, hasarda la baronne de Saint-Albin.

—Oh ! mère, vous faites de la métempsychose, s'écria la jeune Alice.

—Les anciens philosophes l'ont bien enseignée, ma chère.

—Et les Indous après eux, car si je ne me trompe, les disciples de Bouddha enseignent ou croient les mêmes erreurs.

—Qu'est-ce que cela prouve ?

—Si c'est là un foyer de civilisation.

—Qu'appellez-vous erreur, Mademoiselle ? dit un Frère trois points. Tout dépend du point de vue où l'on se place ; ce qui paraît être une erreur pour les uns, est lumière et vérité pour d'autres.

—La vérité est une, et elle doit être absolue. reprit Sosthènes, autrement nous floterions toujours dans l'incertain, comme un vaisseau sans boussole navigue au hasard.

—Et cette vérité absolue, l'auriez-vous découverte ? demanda une tête blanche.

—Découverte, non, répondit le jeune homme ; mais elle m'a été révélée.

—Oh ! par exemple, serait-ce ton professeur qui...

—Non, non, cher oncle ; la lumière m'est venue de plus haut. Au milieu de mes fluctuations, j'ai, par instinct, levé les yeux vers cet être mystérieux que je pressentais, et je l'ai prié, s'il existait, de mettre un terme à mes secrètes angoisses.

—Et l'être mystérieux, sans aucun doute, a bien voulu vous répondre ?

—Cela vous étonne, Monsieur ? mais oui, l'infini s'est penché sur ma faiblesse et a daigné m'instruire.

—Il est dans l'illusion ! C'est de la plaisanterie ! Quel enfantillage ! se dirent toutes ces têtes fortes.

—Certainement il est fou ! s'exclama l'oncle, il est fou !

—Donnez-leur des preuves, M. Sosthènes, dit à mi-voix Alice de Saint-Albin, qui suivait la discussion avec un vif intérêt.

—A quoi cela pourra-t-il servir ? Ce sont des aveugles qui ne veulent pas voir, des sourds qui...

—Mais si, mais si, nous voulons savoir, jeune homme, au contraire, nous sommes les amis de la lumière.

—Il me serait doux de garder pour moi le secret des bontés divines, repartit Sosthènes ; il m'en coûterait de les divulguer. Mais ce que je puis dire, c'est que Dieu est très près de nous, et qu'il se révèle à qui le cherche dans la simplicité de son cœur.

—Enfin, qu'avez-vous fait ?

—Je vous l'ai dit, Monsieur. J'ai élevé mon âme vers Dieu, et le voile épais qui me dérobaient la vérité s'est, en un instant, déchiré. L'existence de l'Être infini m'a été clairement démontrée, et, dès lors, j'ai tout compris.

—Mais nous, nous ne comprenons plus, glosa un vieil incrédule.

—Expliquez-vous, Sosthènes ; ce revirement dans vos principes est encore pour nous tous une énigme, dit l'oncle.

—Voici ce qui s'est passé. Un jour, après une leçon où vous aviez essayé d'expliquer la nature de l'homme, animal ou machine perfectionnée, je sentis le doute envahir mon esprit. Eh quoi ! me disais-je, entre moi et un vil animal, entre l'homme et cette motte de terre, il n'y a aucune différence, le même sort nous attend, c'est-à-dire le néant.

—Sans doute.

—Cette proposition me parut insoutenable, car, enfin, si la vie de l'homme est tout entière renfermée dans ce cercle étroit du berceau à la tombe, à quoi bon la pensée, la raison, l'intelligence ? Pourquoi des devoirs nous sont-ils imposés ? Pourquoi la vertu ? L'animal, au moins, vit sans frein, et nul ne songe à s'en scandaliser.

—Justement, mon jeune ami ; aussi, notre philosophie, dégagée de toute entrave, affranchie de tous préjugés, nous enseigne-t-elle que nous sommes ici-bas pour jouir et jouir sans crainte et sans remords.

—Et si cette soif de jouissance me conduit au déshonneur ?

—Ah ! il faut en tout une certaine modération ; la société nous impose des devoirs, des lois que nous ne pourrions enfreindre sans péril.

—Soit, mais je pourrais rétorquer contre vous vos propres arguments : au point de vue où vous vous placez, le déshonneur n'est qu'un préjugé et les exigences de la société sont inexplicables : l'illogisme saute aux yeux.

L'interlocuteur, embarrassé, se tut.

—Vous voyez, ajouta Sosthènes, que ce système de philosophie épicurienne pêche par la base même : impossible de l'appliquer, sinon avec de nombreuses réticences.

—Hum ! hum !

—Voyons, mon neveu, cette digression nous écarte de la question ; achevez de nous narrer l'histoire de votre singulière métamorphose.

—Je m'étais réservé de ne la confier qu'à vous seul, mon oncle.

—Vous nous devez à tous cette confiance, car nous sommes tous sous le coup d'une grande déception.

—En ce cas, j'achève. Le soir de ce même jour, où je me révoltais en face du néant qui devait clore mon existence, je restai longtemps appuyé à la balustrade de ma fenêtre, suivant de l'œil la gravitation solennelle et majestueuse des corps célestes, de cette armée d'étoiles accomplissant chaque jour, invariablement, le chemin qui lui est tracé par de mystérieuse lois. Un sentiment de profonde admiration s'empara de mon esprit. L'idée de l'infini s'imposait de nouveau à ma raison : " Non, m'écriai-je, non, ce ne peut être là l'œuvre de la matière inconsciente. Ces cieux ma-

gnifiques, si parfaitement harmonisés, un jeu du hasard ! Non, c'est impossible ! "

Aussi est ce l'œuvre de ton Créateur, me dit une voix intime et impérieuse ; la même main qui a façonné les mondes dans l'espace a façonné ton être : Crois et adore.

—Allons, allons, mon ami, tout ceci n'est que chimère, une hallucination de votre esprit fatigué.

—Crois et adore ! continua Sosthènes. Ces deux mots jetèrent mon âme dans un ravissement inexprimable. Instinctivement je tombai à genoux. O mon Créateur, m'écriai-je, il est donc bien vrai que vous êtes ? Ah ! mon cœur vous avait deviné. Merci mille fois d'avoir éclairé mes doutes et fixé mes incertitudes ! mais que dois-je faire pour vous honorer comme vous le voulez être ?

Heureux mortel de causer ainsi avec l'Être suprême, interrompit la marquise.

—Et vous allez voir que l'Être suprême lui a encore répondu, ajouta un railleur.

—Dieu t'a donné la conscience d'abord, et sa loi ensuite, me cria la même voix. La conscience ! Cette parole fut pour moi toute une révélation.

—Vous avez l'esprit subtil, ricana l'un des libres penseurs.

Mais l'auditoire avait beaucoup perdu de sa morgue. Cette parole ironique resta sans écho.

—Oui, toute une révélation, continua le jeune chrétien. Car si l'homme est le fils de la matière, le produit du hasard, d'où vient que la matière inerte ou le hasard aveugle et inconscient ait créé un être intelligent doué de raison, distinguant entre le bien et le mal et possédant au plus intime de lui-même ce tribunal sévère de la conscience qui blâme, réprouve et condamne l'action mauvaise, harcèle le coupable jusque dans son sommeil et ne lui laisse de repos jusqu'à ce qu'il ait crié pardon ! C'est bien là le remords que l'homme seul connaît, preuve évidente qu'il a d'autres destinées que les êtres inférieurs qui l'entourent.

—Hum ! Cela peut provenir de l'éducation reçue, des préjugés de la société.

—Alors, que sont donc, si Dieu n'est pas, ces notions si claires du bien et du mal ! Qu'est-ce donc que le bien ? Que peut être le mal ? L'un et l'autre devraient m'être également indifférents ; et cependant le bien me réjouit, me grandit, m'élève au-dessus de moi-même ; le mal, au contraire, m'attriste, m'avilit, me fait déchoir à mes yeux. Comment expliquer ces contrastes, sinon parce qu'il existe un être supérieur, saint dans son essence, notre Créateur et souverain juge qui récompensera l'un et châtiara l'autre.

—Je suis très frappée de la justesse de ces réflexions, mère, dit la jeune Alice.

Mais la baronne resta muette, tandis que la plupart des coryphées de la libre pensée essayaient de trouver, mais en vain, quelque argument décisif au fond de leurs verres.

Le silence se prolongeait, troublé seulement par quelques apartés discrets.

—A quel catéchisme avez-vous donc étudié, Sosthènes ? demanda l'oncle d'un ton ironique.

—Mais à celui de la raison et du bon sens, cher tuteur. Comment pouvez-vous expliquer, sans ce Dieu d'une perfection infinie, l'enthousiasme que nous ressentons pour tout ce qui est beau, noble, sublime ? Pourquoi l'homme s'éprend-il d'admiration pour les grandes pensées, les actions héroïques, les généreux sentiments ? Pourquoi les aspirations de tant d'âmes d'élite vers le bien suprême ?... Et qui donc a pu leur inspirer cet idéal élevé, si supérieur aux instincts de l'animal, sinon celui qui est le beau et le bien par essence, celui duquel le Christ a dit : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.

—Insensé ! balbutia l'oncle.

—Ah ! combien plutôt insensé l'homme qui reste sourd à la voix de sa conscience, qui refuse de se rendre aux lumières intuitives de la raison et persiste à nier Dieu qui, seul, explique tout.

—Vous n'avez plus votre bon sens, mon neveu.

—Et cela, mon oncle, parce que j'étaye ma foi sur

ses deux bases fondamentales, la sagesse divine et la sagesse humaine.

— Qui donc a pu détruire ainsi mon œuvre de prédilection, me frustrer du fruit de mes labeurs, ruiner mes plus douces espérances ?

— Dieu, cher oncle, Dieu seul qui se joue des vains projets des superbes et se plaît à confondre leurs desseins.

— Comme si Dieu, supposé qu'il soit, pouvait s'occuper de chacun de nous.

— Oui, certes, son immensité nous étreint de toutes parts, et sa bonté ne cesse de s'épancher sur nous. Il est près de nous, puisque nous sommes en lui. Que dis-je ? Il est plus en nous que nous-mêmes, puisque c'est par lui que nous sommes.

— Vous êtes bien affirmatif, jeune homme, observa une tête blanche ; moi qui ai vécu, je n'ai jamais pu arriver à me prouver l'existence d'un Être supérieur.

— Hélas ! Monsieur, je vous plains ; mais vous m'étonnez... car les preuves abondent. Au reste, si réellement vous désirez connaître une vérité si importante, priez humblement, et Dieu, qui aime les âmes droites et sincères, vous éclairera de sa lumière divine. Ainsi l'a-t-il fait pour moi ; aussi, ravi de cette adorable bonté, ai-je juré n'avoir jamais d'autre amour que le sien.



Sosthènes, s'était levé, transfiguré par les souvenirs...

Sosthènes s'était levé, transfiguré par les radieux souvenirs ; son regard ému semblait percer la nue mystérieuse qui dérobe la divine essence à l'œil du profane.

Frappé au cœur, l'éducateur regardait sans voir, écoutait sans comprendre : était-ce donc là le triomphe qu'il avait rêvé pour l'honneur de sa secte et l'écrasement des revendications chrétiennes ?

Personne ne songeait à continuer la discussion, et chacun semblait prendre sa part de la confusion du malheureux châtelain.

Mais la baronne de Saint-Albin, qu'inquiétaient les derniers mots de Sosthènes, le tira de sa torpeur.

— Avez-vous entendu ce qu'il vient de dire ?

— Eh ! quoi donc ?

— Qu'à son Dieu seul il consacrerait sa vie ; ce jeune enthousiaste songerait donc à vous quitter ?

— Me quitter, lui, Sosthènes ! mais c'est impossible ?

— Mon oncle, mon second père, repartit le jeune homme vivement ému, jamais je n'oublierai vos soins paternels, mais une volonté plus forte que la vôtre me presse depuis longtemps d'échanger les plaisirs factices de ce monde contre les joies meilleures du cloître, où l'âme ne vit plus que pour celui de qui elle vient et vers qui elle retourne.

Accablé par cette déclaration si imprévue, le châtelain courbait sa tête altière.

— Tu as vaincu, ô Christ, s'écria-t-il enfin ; tu me terrasses aujourd'hui de cette main qui renversa Saul sur le chemin de Damas, mais me prendre Sosthènes, mon fils, mon enfant, c'est me vaincre deux fois.

Le sourire sarcastique, qu'on avait vu errer sur les lèvres des libres-penseurs, s'était vite effacé ; une émotion salutaire empoignait les cœurs ; l'un des plus marquants prit la parole :

— Je ne puis vous blâmer, mon jeune ami, et je respecte vos convictions religieuses ; toutefois, votre dé-

cision est trop austère, pour être si prompte. Vous ne connaissez rien des plaisirs séduisants du monde, et vous auriez tort d'y renoncer sans auparavant approcher vos lèvres de leur coupe enivrante.

Ces paroles rendirent quelque énergie à l'éducateur par trop infortuné.

— Sosthènes passera l'hiver à Paris, dit-il, je l'exige.

F. ST.

(La fin au prochain numéro)

LE FORT SENNEVILLE

(Voir gravures)

Le 12 juin dernier, la Société des Numismates de Montréal allait visiter les ruines du Fort de Senneville. Le voyage n'est pas long, mais il est fort agréable. On va par Lachine, où l'on prend le bateau à vapeur jusqu'à Sainte-Anne de Bellevue ; de là, on peut se rendre à pied, ou, en prenant une embarcation, contournant le village et se dirigeant sur la pointe de l'île ; là se trouvent les ruines du Fort.

« Le Fort de Senneville fut construit sur la presqu'île de l'ancien fief Boisbriant, vers l'an 1693, par Jacques LeBer de Saint-Paul de Senneville. Ce fort porta d'abord le nom de Saint-Paul, puis celui de Senneville qu'il conserva. Il était en pierre et l'épaisseur de ses murs démontre qu'il était propre à résister aux armes du temps. »

Un peu plus loin se trouvent les ruines, mais mieux conservées, d'un moulin à vent datant de la même époque ; ces ruines, comme celles du Fort, se trouvent dans la propriété Abbott.

Notre première page donne le moulin à vent ; la disposition de la photographie du Fort ne nous a pas permis d'en faire une page de frontispice.

TALISMANS, FETICHES, AMULETTES

On célèbre à Bombay la *Fête des Serpents*. De longues processions de femmes, en costume de madone, poétiquement drapées dans leurs voiles de soie, traversent les rues en chantant et portent des offrandes de riz et de sucre, qu'elles vont répandre devant les idoles de Krichna. C'est l'anniversaire du jour où ce

dieu tua le grand Serpent Python, qui désolait les rives de la Djenna.

Sur la place sont rangés deux ou trois charmeurs de serpents, ayant chacun devant soi une corbeille contenant une vingtaine de cobras capello. Les pieux Hindous leur apportent des jattes de lait, dont ces reptiles sont très friands.

Bientôt chaque jatte est entourée d'un cercle de cobras qui, tête plongée dans le lait, restent dans un état parfait d'immobilité. Ce singulier manège dure toute la journée, et deux ou trois mille cobras sont amplement abreuvés de lait. Le lendemain matin, les charmeurs quittent le pays et lâchent leur collection de serpents dans la jungle.

Cette fête a lieu généralement en juillet ou en août, époque où les cobras sont le plus dangereux, et qu'on choisit pour apaiser le courroux de ces terribles dieux.

Dans la ville de Bombay, les Parsis adorent le Soleil comme au temps de Zoroastre. Ils entretiennent dans leur temple le feu sacré, symbole de la divinité pour les initiés, la divinité elle-même pour le peuple.

Chaque matin et chaque soir, ils se rendent sur l'esplanade de la ville, pour saluer l'astre à son lever ou offrir leurs hommages à ses derniers rayons.

La secte des Saints est connue sous le nom de Chercheurs. C'est parmi eux qu'on rencontre des hommes qui pour épargner les moindres animaux, balaient soigneusement la place où ils vont s'asseoir, dans la crainte d'écraser quelque infusoire microscopique, ne boivent que de l'eau filtrée, ne respirent qu'à travers un voile, de peur d'en avaler un, et jettent de la farine sur le sol pour donner à manger aux fourmis.

Un hôpital est installé à Surate pour tous les animaux, sans exception. On les entretient avec le plus grand soin, et il n'y a aucun établissement public, ni pour les malades, ni pour les vieillards.

Les trois cent millions de divinités sont admises avec une égale tolérance ; chacun fait son dieu. Outre les dieux régionaux dont les sanctuaires s'élèvent dans les cités et au sommet des collines, chaque village a son patron spécial, représenté par une pierre ou un morceau de bois. Le soldat rend un culte à ses armes, l'ouvrier à ses outils. On a vu des Hindous se prosterner devant la locomotive et l'adorer.

Le caractère général de cette religion naturaliste est la vénération que les anciens Aryens témoignaient au ciel où circulent les astres, où succèdent le jour et la nuit, où brille l'éclair, où retentit le tonnerre.



LES RUINES DU FORT DE SENNEVILLE

Photo. Laprés & Lavergne

UN AN !

Ah ! vous venez d'avoir un an !
Mes compliments, mon petit homme !
Ah ! qu'est-ce donc ? Est-ce étonnant ?
Et non ! car c'est un âge en somme.

Ah ! vous venez d'avoir un an !
A cet âge on peut se permettre
D'être bavard, impertinent,
Et même un tant soit peu le maître.

Ah ! vous venez d'avoir un an !
Qu'importe pour vous la tempête ;
Vous êtes brave, maintenant,
Mes compliments, je le répète.

Ah ! vous venez d'avoir un an !
Votre lèvres en dit quelque chose,
Votre œil qui songe est rayonnant,
Et votre allure est grandiose.

Ah ! vous venez d'avoir un an !
Tudieu ! la bonne friandise !
Combien cet âge est avenant !
Bravo ! vous dis-je, et qu'on le dise !

Disons-le donc à tout venant,
Afin qu'un jour l'on vous renomme !
— Ah ! vous venez d'avoir un an !
Mes compliments, mon petit homme !

Abel Letalle

SOUVENIRS DE ROME

(Suite)

ROME, 12 avril (jour de Pâques) 1868.

Mes chers parents,

Afin que vous n'ayez aucune crainte à mon sujet, je veux vous dire tout d'abord que je suis en très bonne santé.

Je ne sais si vous avez reçu la lettre que je vous écrivais dernièrement de Rome. Veuillez me donner de vos nouvelles le plus souvent que possible : c'est une si grande joie pour moi lorsque je reçois une lettre de vous !

Il faut vous dire qu'aujourd'hui, je passe un vilain jour de Pâques. Je suis obligé de rester toute la journée à la caserne comme garde chambre. Ce n'est pas fatigant : il suffit de veiller à ce que personne d'étranger ne pénètre dans nos logements. Croyez que je n'aurais pas été fâché d'assister aux belles fêtes de ce jour, auxquelles prennent part un grand nombre d'étrangers. Mais on ne peut pas toujours être libre dans la vie de caserne, et d'ailleurs je n'ai pas à me plaindre, puisque ce n'est que la troisième fois que je suis employé. Je profite du temps que j'ai à ma disposition pour vous parler, non de la fête de Pâques, puisque je n'en vois rien ni n'en verrai rien, mais de la Semaine Sainte.

J'ai eu le bonheur de gravir la *Scala-Santa*, le saint Escalier. Il se compose de vingt-huit marches. Personne ne peut gravir ce saint Escalier qu'à genoux. Il est tout de marbre blanc. Par suite de l'affluence des fidèles, et du temps, les marches se sont creusées, et pour les protéger, un pape les a fait recouvrir de bois précieux. Au centre de chacune des planches horizontales, à travers de grandes lentilles en verre très épais, comme des œils-de-bœuf, on aperçoit le saint Escalier. A droite et à gauche se trouvent d'autres grands escaliers par lesquels on peut redescendre debout, surtout quand la foule est trop grande pour qu'on puisse descendre à genoux la *Scala-Santa*. De chaque côté de l'Escalier saint se trouvent des statues : à droite en entrant, Notre-Seigneur trahi par Judas ; à gauche, un *Ecce-Homo*.

La *Scala Santa* est renfermée dans une petite chapelle qui a été construite exprès pour cela. On ne peut s'empêcher, en entrant dans cette chapelle, d'éprouver une vive émotion. Veuillez croire que je ne vous ai pas oubliés dans mes prières. Chaque fois

que j'entre dans une église, je pense à vous, je dis mon chapelet en grande partie pour vous. Voici d'ailleurs à quelles intentions je le dis. C'est un chapelet de six dizaines ; les trois premiers Ave Maria sont pour le Souverain Pontife ; la première dizaine, pour le but de mon entreprise ; la seconde pour mon père et ma mère ; la troisième pour mes frères et sœurs ; la quatrième pour mes oncles et tantes ; la cinquième pour mes cousins et cousines ; la sixième pour mes amis. Vous voyez que je n'oublie personne dans mes prières. Ordinairement, je dis mon chapelet au pied du Saint Sacrement dans une église où il est exposé.

La semaine précédant la Semaine Sainte a été consacrée à la retraite des Zouaves. C'est un Père jésuite qui a prêché pour les Zouaves français. Nous l'avons terminée le vendredi par une communion générale qui a servi pour nos Pâques. Vous auriez été vraiment touchés de voir plusieurs milliers de militaires s'asseoir à la Table sainte pour recevoir le Pain des anges.

Dimanche dernier, j'ai assisté à la bénédiction des rameaux à la basilique de Saint-Pierre. Rien de plus beau et de plus touchant ! Décrire exactement ces cérémonies, rendre les émotions que l'on éprouve, est chose impossible. Après la bénédiction, vous voyez cette immense église remplie d'une foule considérable, et cette foule houleuse s'agiter comme des flots pour suivre le saint Père porté comme en triomphe, sous un dais. Vous voyez cet admirable Vieillard répandant ses bénédictions sur tout son peuple. Oh ! que c'est beau, que c'est ampoignant !...

La procession dans l'église se compose des cardinaux, des évêques, des princes présents à Rome, tenant tous à la main de superbes palmes. Que j'aurais aimé vous voir à mes côtés en ces moments ! Je ne m'étonne pas si Rome est envahie durant ces jours par une multitude d'étrangers accourus de tous les points du globe pour assister aux fêtes de la Semaine Sainte.

Du lundi au Jeudi Saint, nous avons eu des exercices militaires. Mais dès le Jeudi Saint, ce sont des prises d'armes continuelles pour les grandes cérémonies de l'Église.

Le Jeudi Saint est le plus beau jour que j'aie vu de ma vie. C'est en ce jour que le saint Père donne sa bénédiction à la ville et à l'univers entier, *urbi et orbi*. Toutes les troupes de Rome étaient réunies devant l'église de Saint-Pierre : c'était un spectacle imposant. La place de Saint-Pierre est la plus grande de Rome ; je crois qu'elle n'a pas moins de quinze arpents, et elle était entièrement couverte de monde. Je vous enverrai une photographie de cette place en cet instant : vous aurez une idée de ce qu'est une pareille cérémonie à Rome.

Le Pape est amené sur la *Sedia gestatoria* dans une petite galerie (petite par rapport à l'église, car cette galerie est très grande), qui se trouve au milieu de la façade, au-dessus des grandes portes de bronze, et où il est vu de tout son peuple. Dès qu'il apparaît, les musiques militaires jouent toutes ensemble, et ensuite se fait un profond silence. Le Saint Père dit à haute voix les prières de la Bénédiction ; puis élevant les mains au ciel, il nous a tous bénis, ainsi que nos parents. Aussitôt après la Bénédiction, une immense clameur a monté de la place jusqu'à notre auguste Roi-Pontife : Vive Pie IX ! s'est écriée l'immense foule ; Vive le Pape-Roi !

Ensuite le Saint Père, après avoir longuement contemplé son peuple, a jeté une feuille de papier dont j'ignore le contenu, comme j'ignore le nom de celui entre les mains de qui elle est tombée (*). Qu'il doit être heureux, celui de la foule qui l'a eue ! Nous l'avons vue longtemps voler dans les airs, le jouet de la brise ; j'aurais bien voulu qu'elle me tombât entre les mains, mais j'étais trop éloigné.

Il était à peu près onze heures et demie du matin, quand le Saint Père a donné sa Bénédiction ; il était à peu près quatre heures du matin à Montréal, en sorte que vous étiez encore couchés.

* C'est une grâce que le Saint Père accorde à quelque prisonnier : c'est pourquoi les Romains se précipitent pour saisir le feuillet qui vole au vent. N. d. l. R.

Le Vendredi et le Samedi Saints se passent comme à Montréal.

Il y a un mois hier que je suis engagé comme soldat du Pape et un mois avant-hier que je suis arrivé à Rome. Je m'y plais très bien et ne m'ennuie presque pas. Quoique le ciel d'Italie soit très beau et que nous n'ayons pas encore eu de mauvais temps depuis que nous sommes arrivés, excepté avant-hier et hier, ce n'est pas le pays natal ! Oui, vive le pays qui nous a vus naître ! Et j'espère que dans vingt-trois mois, je partirai pour aller recevoir vos embrassements, si c'est la volonté de Dieu.

Je dis que je ne m'ennuie pas : c'est vrai, mais il reste toujours au fond du cœur quelque chose qui, sans cesse, nous rappelle notre père, notre mère, nos frères, nos sœurs, et qui nous fait désirer bien vivement un prompt retour auprès de leurs personnes chéries. Et j'ai l'espérance qu'un jour, je serai encore au milieu de vous, après avoir payé à Dieu et à l'Église le tribut de ma foi. Mais il pourrait bien se faire que je ne le doive qu'à vos bonnes prières, car il y a de grands dangers à courir à Rome, non pas sous le rapport de la guerre, car tout est tranquille maintenant, mais par les maladies qui sont très fréquentes en été. Tout y porte : le jour, il fait terriblement chaud ; les nuits sont d'une fraîcheur incompréhensible.

Nous ne sommes qu'au mois d'avril ; je vous demande ce que ce sera en été.

Je vous embrasse, chers parents, de tout mon cœur.

LÉON DES CARRIÈRES.

FÊTE NATIONALE FRANÇAISE

La fête de la Colonie française de Montréal a commencé, vendredi dernier, par une messe, à neuf heures, dans la chapelle Notre-Dame du Sacré-Cœur qui, dès le début, était envahie par une foule nombreuse. M. le Consul de France assistait en costume officiel. Monseigneur Racicot représentait Sa Grandeur l'Archevêque en tournée pastorale. Avant le sermon, M. l'abbé Brais a lu à l'assistance une dépêche de Monseigneur Bruchési qui se joignait en pensée aux prières qui étaient dites en cette occasion pour protéger la France.

Le prédicateur, dans son sermon, a montré l'union intime de la religion et du gouvernement de toute nation essentiellement catholique. Il a fait ressortir la foi qui animait la nation française malgré les tentatives dirigées contre elles par une fraction anti-religieuse. Il a rappelé en outre, en termes éloquentes, la supériorité de la France au point de vue civilisateur, ses conquêtes en Afrique centrale et en Égypte, tenant tête à la superbe Angleterre ; il a mis en relief ses découvertes scientifiques et ses progrès industriels dont la grande Exposition de 1900 sera la manifestation la plus éclatante ; et l'effort constant de tous ses écrivains qui soutenaient sans relâche les hommes d'action et de combat pour l'unification et la force morale de ce peuple dont l'initiative conduisait le monde, sous la protection de Rome qui considérait à bon droit la France comme la fille aînée de l'Église.

M. l'abbé Brais fait ressortir la puissance du mot de *Patrie*, en montrant ses résultats dans les nations qui possédaient la haute conception du sentiment patriotique, et il a terminé en bénissant dans une même prière la mère-patrie et tous ses enfants répandus sur les sols étrangers qui soutenaient glorieusement le titre de cette nation, si justement fière de son passé et de son avenir.

La messe a été chantée sous la direction du maître de chapelle, M. MacMahon, avec beaucoup d'ensemble et à l'offertoire Mme Nilca a chanté la prière de Tannhauser avec le style et les modulations que comportait cette importante exécution. A la sortie, la soliste a été l'objet de nombreuses félicitations.

Nous ne voulons pas oublier les jeunes filles, qui pendant l'office ont distribué avec un charme touchant le pain bénit, et la jeune fille de Mme Nilca, qui sous la conduite de M. Emile Galibert, a fait une quête très fructueuse. Toutes les dames du comité étaient

présentes, ayant à leur tête la présidente générale Mme de Gonzague ; les Messieurs se trouvaient sous la présidence de M. Pinoteau qui suivait immédiatement le consul général.

ASSOCIATION UTILE

Il s'est constitué, depuis peu, en notre province de Québec, une Association très utile sous tous les rapports ; et, ce qu'elle a de particulier, c'est que ses effets ne s'arrêteront point aux seuls sociétaires, mais se feront surtout sentir à toutes les classes de la société.

Nous la félicitons aujourd'hui de l'un de ses premiers actes, acte témoignant de l'intelligence des membres de cette société, de sa volonté de donner tout ce qu'elle promet : elle a nommé comme médecin inspecteur de la province entière, M. le Dr J.-N. Legault, non seulement excellent praticien, mais encore écrivain de bon aloi, et en outre adonné aux questions sociales dans ce qu'elles ont de meilleur relativement à la classe ouvrière.



LE DR J.-N. LEGAULT

L'Associations des Barbiers de la province de Québec, car c'est d'elle qu'il s'agit, pour modeste qu'elle soit, n'en est pas moins une société excellente et nécessaire : aussi le gouvernement, en comprenant l'utilité, n'hésita-t-il pas à l'incorporer par un acte de la Législature en sa dernière session, tandis que S. Exc. M. Jetté, lieutenant-gouverneur, sanctionnait le 27 juin écoulé les Règlements de la nouvelle association.

La société s'est constituée spécialement dans le but de régler la pratique du métier, en n'accordant de licence qu'à ceux qui auront fait un apprentissage jugé suffisant par les examinateurs de l'Association. Aussi, plus d'écorcheurs, plus de maladroits vous exaspérant.

Un autre but non moins important de la nouvelle société, c'est de produire des ouvriers connaissant les lois de l'hygiène du barbier-coiffeur, ainsi que les maladies communes de la peau, leur degré de virulence, afin de pouvoir sauvegarder la santé de leurs clients. Pour atteindre ce but, ils seront obligés, dorénavant, de prendre les moyens de désinfecter leurs instruments selon le vœu exprimé, en juin dernier, par le Conseil du Bureau d'hygiène de la province de Québec, qui a même jugé nécessaire, en son quatrième rapport annuel, de consacrer tout un paragraphe à cette importante question.

La plus grande part du mérite d'avoir provoqué cette organisation revient, de plein droit, au dévoué président actuel de l'Association, M. J.-F. Fontaine, de Montréal, et à M. J.-E. Bouchard, de Québec.

Comme médecin-inspecteur, il fallait un homme rompu à la profession, bien au courant des meilleurs moyens à employer comme désinfectants, sans cependant préconiser des appareils coûteux que peu de barbiers eussent pu se procurer. M. le Dr J.-N. Legault est un médecin savant, et, si nous osions employer cette expression, trop consciencieux en ce siècle d'argent : nous l'approuvons hautement, quoi qu'il en coûte de bien faire, de soigner dans le but d'amener la guérison rapide et non de traîner le malade pour palper plus longtemps les émoluments : cela se passe en certains pays, mais je ne veux pas croire que cela se pratique aussi au Canada.

Nous félicitons M. le Dr Legault de la confiance qu'il a méritée, qu'il mérite pleinement.

FIRMIN PICARD.

BIBLIOGRAPHIE

Que de fois n'avons-nous lu ou entendu : " Il ne paraîtra donc jamais, ce volume de poésies annoncé par un de nos bons poètes canadiens, M. Albert Ferland ? "

Mais nous, qui savions avec quels soins il composait son ouvrage—nous pouvons dire, en effet, que s'il l'a créé comme manuscrit, il l'a composé comme livre, il en a fait les dessins pleins de grâce pudique, avec son ami, cet autre artiste canadien, le dessinateur Georges Delfosse,—nous qui voyions chaque jour ajouter une fleur à la corbeille jolie, nous attendions sans impatience.

Et les *Femmes Révées* viennent de passer du rêve à la réalité.

Vous ne savez, parfois, que faire dans vos longs moments de repos forcé en villégiature : il pleut, ou l'heure d'une réunion attendue n'est pas arrivée ; lisez ce qui s'adresse à la *Femme aimée*, lisez ce superbe volume de *Femmes Révées* qui a valu à l'auteur un affectueux encouragement de François Coppée, et une délicate préface de Louis Fréchette.

Le prix de cet ouvrage, en librairie, est de trente-cinq centins (35c.).

La nouvelle édition in-16 des *Origines de la France Contemporaine*, par H. Taine, que son nouveau format a rendu accessible à tous, est aujourd'hui complète en onze volumes, à 3 fr. 50 (Hachette et Cie, Paris).

Volumes parus : 1re partie : *L'Ancien Régime* (2 volumes). 2e partie : *La Révolution ; L'Anarchie* (2 volumes). *La Révolution ; La Conquête Jacobine* (2 volumes). *La Révolution ; Le Gouvernement Révolutionnaire* (2 volumes). 3e partie : *Le Régime Moderne ; Napoléon Bonaparte* (2 volumes) ; *Le Régime Moderne ; l'Eglise, l'Ecole* (1 volume).

Index général des onze volumes.—Un volume in-16, broché, 1 franc.

LOCOMOTIVE ÉLECTRIQUE

(Voir gravure)

La question de la traction des locomotives par l'électricité est d'un intérêt toujours croissant. Depuis longtemps, en France, on se préoccupe de cette grande amélioration.

Les Compagnies de l'Ouest, d'Orléans et du Nord ont mis à l'étude différents projets dont les résultats ne sont pas encore connus, ou n'ont pas donné entière satisfaction.

Cependant la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée a expérimenté au commencement de l'année, une locomotive électrique dont les essais ont été très remarquables. Construite d'après les plans de M. Auvert, ingénieur de la compagnie, ce n'est qu'après de longues tentatives et de nombreux essais que cette machine est arrivée au degré de perfection qu'elle possède maintenant, et qui fait l'admiration des connaisseurs. Commencée à la fin de 1896, ce n'est qu'au commencement de cette année qu'elle a pu faire en présence de quelques personnages privilégiés ses premiers essais entre Paris et Melun. Voici quels en furent les résultats : une charge de 147 tonnes a été transportée entre ces deux dernières villes à une vitesse moyenne de 27 milles à l'heure ; puis on obtint facilement 60 milles à l'heure avec un train de 100 tonnes. M. Auvert a déclaré que dans peu, la machine nouvelle fournirait une vitesse et une force beaucoup plus considérables.

P. C...

(D'après le "Génie Civil")

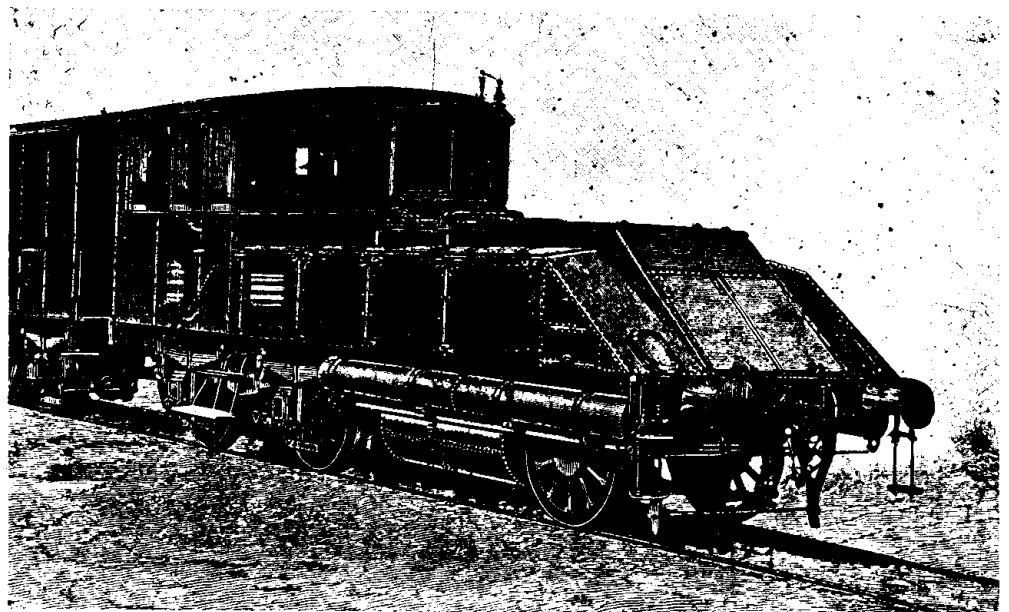
EXAMEN DU NOTARIAT

Nous voyons, avec le plus grand plaisir, parmi les noms des jeunes gens qui ont réussi leurs derniers examens de notariat, figurer celui de M. Antoine-Raoul Leduc, de Valleyfield. Nos lecteurs partageront notre sentiment de joie quand ils sauront que M. A.-R. Leduc est un de nos collaborateurs les plus estimés, signant ses jolis articles de son nom de plume Paul Ivry. Enfin, il est pour nous un véritable ami qui ne craint point de nous parler franchement toujours : qualité inestimable qui nous rend son amitié très précieuse.

Nous le prions d'agréer toutes nos meilleures et plus cordiales félicitations.

Oublie les injures, jamais les bienfaits.

Pour être bon, un journal ne doit pas parler continuellement de religion, mais il doit toujours être prêt à la défendre.—Cardinal PIE.



LOCOMOTIVE ÉLECTRIQUE SUR LE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE



UNE PARTIE DE PÈ



ÉCIE. — UNE SURPRISE



LA TOMBE VA SE FERMER ! A CE SIGNAL, LES FEMMES SE LAMENTENT.—Page 187, col. 1

DANS L'AFRIQUE ORIENTALE

LES FUNÉRAILLES DANS LE ROYAUME DE GOUMA

Tout le monde sait que d'intrépides explorateurs sillonnent actuellement, dans toutes les directions, ce vaste continent d'Afrique auquel ses découvreurs s'accordent à donner les épithètes de *mystérieux*, *ténébreux*, *terre d'épouvantement* et cent autres, non moins dramatiques. Mais combien d'entre vous, chers lecteurs, — qui, cependant, constituez la caste la plus sensible aux émotions des aventures lointaines, — combien d'entre vous ont examiné de près les difficultés inouïes, les fatigues sans nombre et les dangers incessants qui assaillent journellement ces intrépides Européens, coiffés du casque de liège et chaussés de jambières en toile, cheminant héroïquement à travers l'inconnu, pour la seule satisfaction de tracer sur la carte un cours d'eau, un lac, une montagne, dont on n'avait pas entendu parler avant eux et dont la découverte résout souvent tout un problème intéressant : les moyens d'expansion de la civilisation ? A l'heure où, confortablement installés, vous examinez vos atlas, plus d'un de vos compatriotes de la généreuse Europe cheminaient péniblement, suait, grelottait, saignait, agonisait peut-être, à 1,500 lieues de sa terre natale, sans autre entourage que des ennemis !

En ce moment où j'écris pour vous ces lignes, il est certainement quelque part, sous la forêt équatoriale, un explorateur qui écarte douloureusement les fourrés épineux, entrelacés de plus en plus par la rafale, et qui patange dans les marécages nauséabonds où les miasmes fiévreux le poursuivent de leur essaim tenace et meurtrier ! Plus loin, un autre homme blanc foule à grand-peine les herbes coupantes des steppes et suf-

foque sous un ciel de plomb qui fait ruisseler sur son corps la sueur débilitante ! Après toute une journée de pareilles fatigues, que trouvera le marcheur épuisé ? La plupart du temps, vous le savez bien, ce ne sera pas l'auberge hospitalière de nos routes d'Europe, avec son foyer d'hiver pour sécher les habits ou la tonnelle d'été pour rafraîchir le sang surchauffé ; ce sera un village entouré de fortes palissades, sur lesquelles il apercevra des têtes accrochées et derrière lesquelles il verra pointer des lances empoisonnées. Ah ! aimons-les bien ces explorateurs, — missionnaires, savants ou amateurs, — car ils sont les bienfaiteurs les plus méritants de notre humanité, et soyons fiers de constater que la France compte, parmi ses enfants, un grand nombre des meilleurs d'entre eux !

Des palissades, des fossés, des engins de destruction, voilà bien ce qu'on rencontre partout sur le sol africain. Mais il n'y a pas là de quoi nous étonner. Que des tribus barbares entourent leurs villes et leurs villages de haies impénétrables pour se garantir contre les incursions de voisins turbulents et pillards, c'est là un fait dont nous aurions mauvaise grâce à nous scandaliser, nous autres civilisés, qui ne nous dispensons nullement de ces précautions défensives et qui hérissons de remparts autrement meurtriers nos cités les plus pacifiques. Tout en affichant de généreuses maximes de fraternité et d'humanité, nous combinons savamment les moyens les plus aptes à multiplier la mort sur les glacis que rasant de monstrueux canons dont les gueules étincelantes tournent en rugissant comme des fauves en furie, crachant à longue portée des bolides énormes.

Mais ce qui est plus étonnant, ce qui est même tout à fait extraordinaire, c'est de trouver des Etats en-

tièrement enclos, sur toutes leurs frontières, d'une ligne de défense continue et impénétrable, comme si ne s'agissait que d'une ville et de quelques kilomètres carrés. C'est le cas de ces nombreux petits royaumes gallas que vous voyez sur la carte, au sud du plateau d'Abysinie, dans la haute vallée du fleuve Omo et de quelques affluents droits du Nil Blanc. Les intrépides visiteurs de cette contrée se sont, à diverses reprises, heurtés à ces étranges et vastes fortifications, non plus urbaines mais *frontièresques*, que percent une porte ou deux tout au plus, sur 150 ou 200 kilomètres de pourtour, et qu'on tenterait vainement de franchir ailleurs que par ces rares entrées, à cause des fossés profonds et des haies vives d'arbustes épineux et serrés. Impossible d'accéder aux intérieurs de ces Etats sans la permission expresse du roitelet, qui seul peut autoriser le pont-levis à s'abaisser. De plus, toute difficulté n'est point aplanie quand la porte s'est ouverte, car elle se referme aussitôt derrière l'explorateur : celui-ci ne sortira pas toujours à son gré de la souricière où il vient de s'engager.

Ces dangers, cependant, n'ont point intimidé de vaillants pionniers européens, qui ont voulu voir à tout prix les très curieux royaumes de Limmou, de Djimma, de Ghéra, de Kaffa, de Gomma et de Gouma, dont les costumes bizarres font de ce coin d'Afrique la terre par excellence de l'étonnement. Il y a des pages bien captivantes à écrire sur ces nations minuscules qui, non seulement s'enferment hermétiquement derrière des rideaux de fortifications, mais qui s'isolent les unes des autres en laissant des zones inhabitées entre les différents Etats. Ces zones, qui nous rappellent nos "hernes" du moyen âge, sont des forêts intermédiaires constituant un double avantage : elles forment une avant-ligne de protection, elles deviennent un véritable vivier où les chasseurs voisins se ravitaillent de gibier et de dépouilles de fauves.

Pénétrons, si vous le voulez bien, chez un de ces pittoresques petits peuples dont les majestueuses forêts nous ont été révélées, ces dernières années, par l'essai de voyageurs, à qui le percement de l'isthme de Suez et les établissements européens de la mer Rouge ont permis d'atteindre une région autrefois isolée par les barbares tribus du Haut-Nil. Choisissons de préférence le royaume de Gouma, parce qu'il est le plus excentrique de tous par sa position géographique et parce qu'il confine aux peuplades encore inconnues du bassin du Nil. Nous allons assister aux obsèques d'un Galla. Ces cérémonies mortuaires sont celles qui fournissent le résumé le plus complet et le plus caractéristique sur les mœurs du peuple gouma.

Aussitôt qu'un Galla a passé de vie à trépas, la nouvelle en est colportée chez les voisins par les plus proches parents qui crient : *Ani badé !* c'est-à-dire : "Je suis perdu !" Les alliés de la famille et les amis du défunt accourent sous la cabane dont le toit de chaume pointe au milieu des arbres et répondent par les mêmes lamentations, comme s'ils cherchaient à simuler un écho. Tout le monde se précipite vers la demeure mortuaire et, à la vue du cadavre, chacun témoigne sa douleur en poussant un rugissement strident, en battant des mains et en se frappant la tête contre les murs. Les femmes, plus exaltées que les hommes, vont jusqu'à s'arracher les cheveux et à s'écorcher les joues ; sanglotant, hurlant, elles poussent la frénésie jusqu'à battre le sol avec leurs poitrines et à se rouler dans la poussière, claquant des dents et serrant les poings, comme pour maudire avec menace le ciel pour le deuil dont il vient de les frapper.

Puis les manifestations violentes se calment un moment ; on abandonne les mouvements sataniques et les cris d'enfer pour entreprendre le panégyrique du mort, pour rendre hommage à sa généalogie, à ses qualités physiques et morales. Ces hymnes sont interrompues des litanies suivantes :

"O ma vertu !" s'écrie l'un.

"O mon foie !" reprend l'autre.

"O mon hydromel !"

"O mes yeux !"

"O mon honneur !"

"O mon roi !"

Le cadavre n'est revêtu d'aucun ornement, pas une plume, pas une breloque ; un simple *pagne* l'enveloppe. Il est porté en terre, non par *quatre-z-officiers*, mais par quatre simples indigènes qui le véhiculent sur une claie de roseau jusqu'à la tombe, creusée généralement dans le voisinage de l'habitation du décédé. De même que les Gouraghis et quelques autres tribus gallas indépendantes, les Goumas creusent les fosses mortuaires en galeries latérales.

Le défunt est descendu dans sa demeure dernière où l'on met un grand soin à tourner bien exactement sa tête du côté de l'Orient. A ce moment les démonstrations élogieuses recommencent de plus belle ; parents et amis se sentent de nouveau envahis par une immense douleur qui leur inspire une foule d'exclamations élogieuses sur la piété et la valeur du mort. Soudain, l'ami le plus intime, généralement un compagnon de guerre, saute sur son cheval et, poussant des cris effroyables, se lance à la charge n'importe où, brandissant un coutelas dont il se lacère à droite, à gauche, jusqu'à perdre une grande quantité de sang.

La tombe va se fermer ; c'est le signal d'un renouvellement de furie parmi les femmes qui se reprennent de plus belle à s'égratigner, qui se déchirent la poitrine avec des rameaux épineux et qui s'arrachent des touffes de cheveux qu'elles courent jeter dans la fosse afin d'écarter les génies malfaisants.

Restent les péchés du mort dont il faut soulager sa conscience. L'usage prévoyant se charge de cette absorption. Il suffit pour cela d'amener une vache maigre qu'on immole, et ce sacrifice cumule d'autres avanta-

ges, puisque le trépassé y gagnera dans l'autre monde un troupeau opulent, une foule d'épouses et toutes sortes de succès. La chair de l'holocauste fait le bonheur des pauvres à qui on la distribue, séance tenante ; mais le sang, recueilli soigneusement dans un plat en bois, est versé sur la figure du décédé. Aussitôt après, la fosse se comble et chacun jette une pierre pour concourir à l'érection du tumulus au sommet duquel on plante la tête et les cornes de la vache. Un trophée de roseaux remplace nos épitaphes ; autant le mort a ravi de lances en guerre, autant on plante de roseaux sur le primitif monument. S'il s'agit d'un riche, on place sur la tombe le verre de cristal dont il faisait usage pour boire l'hydromel ou le parasol rudimentaire avec lequel il s'abritait des ardeurs du jour. Enfin, pour protéger le cadavre contre la rapacité des hyènes, les assistants élèvent autour du mausolée une haie épaisse.

Les Goumas ont-ils pour coutume d'enterrer vivantes les épouses avec le cadavre du mari commun ? L'infortuné Cecchi, à qui nous empruntons ces précieux détails, n'a pas osé l'affirmer. Mais, ce dont il était certain, c'est que, si le décédé n'a pas laissé de progéniture, ses parents courent au marché voisin acheter le premier esclave venu, dont ils font l'héritier de celui qu'on regrette.

Puis, à travers les sentes ombreuses, la foule se retire silencieuse pour rentrer dans les cases où tout le monde observera scrupuleusement un jeûne qui finit vingt-quatre heures après l'enterrement. La famille directe du mort observe une abstention complète de travail pendant huit jours consécutifs et,

comme cette grève appauvrit ses observateurs, tous les voisins se font un devoir de fournir aux parents en deuil le nécessaire quotidien et de les remplacer dans les travaux des champs.

N'est-ce pas dans ces cérémonies funéraires qu'une tribu trahit le mieux ses craintes, ses espérances, ses besoins, profondément bouleversée qu'elle est par le spectacle qui la frappe le plus, la mort ?

Les Gallas nous apparaissent comme un peuple professant à un haut degré la solidarité entre chaque membre d'une même nation, et c'est là un des nombreux exemples que nous autres, Européens, nous gagnons beaucoup à imiter, parmi ceux que nous donnent les sauvages où il y a toujours quelque chose de bon à prendre.

GERVÉSI-MALISSOL.

PARC SOHMER

Depuis lundi de cette semaine, il y a changement complet de programme à ce lieu d'amusements populaires. L'opéra bouffe est remplacé par du vaudeville et des variétés. Le gérant, M. D. Larose, est de retour de New-York avec des artistes de haute réputation, qui donneront des représentations au Parc durant plusieurs semaines.

La religion est une mère. On la quitte au premier succès ; elle nous attend à la première larme.— Mgr BAUNARD.

Le Magasin du Bon Marché

Cette enseigne superposée au-dessus de nos grandes vitrines (dont nous vous parlerons dans cette annonce) et qui orne la façade du.....

“ GRAND MAGASIN DE L'OUEST ”

en dit beaucoup en notre faveur, et fait beaucoup pour attirer la foule qui s'en retourne toujours satisfaite. C'est que nous comprenons ce que veut dire “Bon Marché” quand nous achetons et quand nous vendons. Nous laissons les acheteurs juges dans ces offres, et nous sommes certains que tous diront que jamais marchandises n'ont été offertes à des prix aussi extraordinairement réduits, aussi raisonnables, aussi bas. Nous voulons que les deux dernières semaines de juillet surpassent les deux premières, qui pourtant ont été les meilleures que nous ayons jamais eues. Lisez la liste des prix. Voyez nos vitrines. De nos vitrines à nos comptoirs il n'y a qu'un pas. Entrez !

<p>Indienne 1½c Lundi matin, nous offrons 3 cales d'indienne en coupons à la verge 1½c</p>	<p>Ire Vitrine--Blouses C'est la saison de porter des Blouses. Nous comprenons aussi que c'est la saison de les vendre, c'est pourquoi nous avons réduit celles de 60c à 34c. Nous avons des Blouses dans tous les prix. Voyez cette vitrine sans faute.</p>	<p>Coton Jaune a 2c Les acheteurs viennent de toutes parts pour se procurer ce coton ; il vaut 5c.</p>
<p>Batiste Grands coupons de Batiste, toutes les couleurs, toujours vendues 8c, la semaine prochaine 3c. Faites-en une provision, vous n'aurez pas souvent une telle chance.</p>	<p>2me Vitrine--Bas de Cachemire Cette vitrine est remplie de bas Cachemire avec talons mérinos gris, ils sont beaux, ils sont bons, ils valent 38c et nous ne les vendons que 19c. Ils partiront vite à ce prix.</p>	<p>Pantalons en Tweed laine a 99c et \$1.50 Ces pantalons valent \$3.00 ; c'est un Job que nous avons acheté bon marché.</p>
<p>La moitié du Prix Tous nos coupons d'étoffes à robes sont sacrifiés à la moitié de leur valeur. Profitez de cette offre, elle en vaut la peine.</p>	<p>3me Vitrine--Corsets P & C Ce célèbre Corset Parisien vaut \$1.00, mais avec la permission du manufacturier nous l'offrons pour cette vente à 43c. Ce sont celles qui ne profiteront pas de cette offre qui le regretteront. Seulement 43c.</p>	<p>Linelette En coupons le prix connu de cette marchandise est 12 et 15c ; pour Juillet, notre prix 6c.</p>
<p>50 pieces de belle FLANELLETTE seront sacrifiées, comme JAMAIS FLANELLETTE NE L'A ETÉ ; pour Juillet 2½c</p>	<p>4me Vitrine--Tweeds Cette vitrine contient pour la dernière fois des Tweeds que nous ne tiendrons plus en stock. C'est dire qu'ils sont vendus, ou plus tôt presque donnés. Pensez donc, des Tweeds à 48c, 38c, 28c, 20c même 18c. Il n'y a que Larose pour faire ces offres.</p>	<p>Coton Ouate Beaux grands coupons, bonne qualité ; il vaut 10c, prix de Juillet 3½c. C'est le fême lot qui part à ce prix ridicule.</p>
<p>Chiffons Nos réductions ne connaissent pas de bornes, elles ne considèrent aucune marchandise, jusqu'aux chiffons de 18c qui seront sacrifiés à 5c.</p>	<p>Vitrine d'Installation Cette vitrine est remplie de Collets anglais en toile magnifiquement piqués et repassés, à 6c. Ils valent au moins 15c.</p>	<p>Plaids Tout laine, pour robes. Quand vous verrez cette marchandise, vous en achèterez à 5c. Elle vaut 12c partout.</p>
<p>Coupons ! Coupons ! Si vous voulez avoir une idée comment un coupon est sacrifié, rendez-vous chez Larose, là ils ont le secret d'acheter et de vendre à des prix qui ne se voient pas ailleurs.</p>	<p>Coutil Dans cette marchandise aussi nous faisons des réductions pour Juillet. Nous vous offrons un coutil qui vaut 15c pour 6c. C'est inouï.</p>	

Tous les chemins conduisent chez nous. Nous avons plusieurs malles par jour de toute la Province. Si vous ne pouvez pas venir, écrivez. Nous sommes là pour vous servir, pour vous donner satisfaction.

S. LAROSE, Propriétaire du “ GRAND MAGASIN DE L'OUEST ” COIN DES RUES NOTRE-DAME ET AQUEDUC.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris. Spécimen gratuit sur demande.

La note claire domine pour les toilettes d'été. Les derniers modèles sont gris mastic, presque blanc, en lainage souple sur fond de soie. Les gazes et le foulard pour les robes habillées, et les batistes et les linons pour les robes de campagne, voilà ce qui nous est imposé. Tout cela est trop brodé et très ajouré, et cependant d'un prix très abordable. On garnit ces tissus d'entre-deux ondulés en dentelle ou broderie, posés en travers, en long ou en imitation de tunique, et l'on obtient à peu de frais une charmante toilette. Les robes de l'année dernière peuvent se rajeunir facilement à l'aide de ces garnitures.

Pour donner un air tout à fait moderne aux jupes, on aura soin d'enlever ce qu'on pourra d'ampleur derrière, à la taille, et de transformer le bouquet de fronces ou les gros plis ronds, en un ou deux plis couchés en dessous de chaque côté. Cette façon de monter les jupes est adoptée par toutes les personnes qui n'admettent pas la manière actuelle, consistant à disposer l'étoffe complètement à plat derrière et à serrer si fort le tissu de la ceinture aux genoux, que la marche en devient difficile, et ajoutons : fort disgracieuse. Si un corsage est trop étroit, on l'élargira au moyen de broderie à jour sur un transparent de couleur. Les corsages rayés de ces broderies sont vraiment très jolis. Si on ne veut pas se servir de la doublure comme transparent, il suffira de coudre, sous l'ornement, du ruban bon marché ou des bandes de taffetas, ce qui revient encore moins cher. Les robes très habillées sont faites entièrement en dentelle Renaissance ou guipure mêlée d'application de peluche rose, genre panne ou de crêpe de Chine. Sous ces dentelles incrustées, on place un transparent clair, pour les dentelles blanches, et blanc pour les noires, car les mélanges de blanc et noir sont plus à la mode que jamais. On vend aussi des empiècements, des cols, des plastrons, des épaulettes, qui servent à donner un nouveau relief aux corsages déjà portés, sans compter les détachés tels que nœuds Louis XV, guirlandes, fleurs, épis, et autres en guipure Renaissance, en point de Venise ou d'Irlande, en dentelle de Luxeuil ou de Mirecourt. Le même genre se fait en ficelle pour orner les linons. Beaucoup de ces ornements, qu'il est bien facile de disposer soi-même avec goût, sont encore complétés par de petites ruches qui encernent tous les contours.

Parmi les garnitures en faveur il ne faut pas oublier les franges. On voit beaucoup de mélanges de filet et de franges, arrangés en volants ondulés et entredeux. Ceci se fait en plusieurs hauteurs et se pose dans le bas des jupes et en ornements simulants des tuniques.

Les coiffures sont toujours légèrement ondulées et le chignon se tord très haut, mais il semble que l'auréole soit sur le point de disparaître. L'oreille est tout à fait dégagée et on revient aux frisures découpant trois pointes sur le front. Celles à qui cela ne va pas, disposent leurs frisettes autrement. C'est affaire de goût. Quoiqu'il ait été fortement question de revenir aux bas blancs, les bas noirs sont portés par toutes les femmes les plus élégantes, mais il convient de remarquer cependant que pour les grandes toilettes on assortit les bas de soie à la nuance de la robe. Tous les bas habillés sont ajourés de dentelle jusqu'au milieu de la jambe et ils sont d'une extrême finesse.

Maintenant, Mesdames, voici, pour celles d'entre vous qui font de l'automobilisme ou qui peuvent être invitées à monter dans le véhicule à la mode, la description du costume de rigueur. Ce costume doit être en lainage, cheviote ou serge, et se compose d'une jupe pas très longue et d'une blouse à plis, genre chasseur. Il faut prendre un lainage assez chaud pour être suffisamment protégée contre la vivacité de l'air. Sur ce costume, on mettra une longue redingote, boutonnée du haut en bas, en toile grise, écru ou presque blanche avec larges boutons de nacre. C'est simple, pratique et tout à fait d'ordonnance. Comme chapeau, le Manille, genre casquette à larges bords avec jarre-

tière de velours portant un écusson brodé. Puis compléter cette tenue par des crispins mobiles qui se passent sur les gants. Ainsi équipée, le voyage en automobile est agréable pour toute femme soignée qui peut braver la poussière et autres inconvénients du sport à la mode.

SCIENCE RÉCRÉATIVE

COLORATION DES FLEURS PAR L'AMMONIAQUE

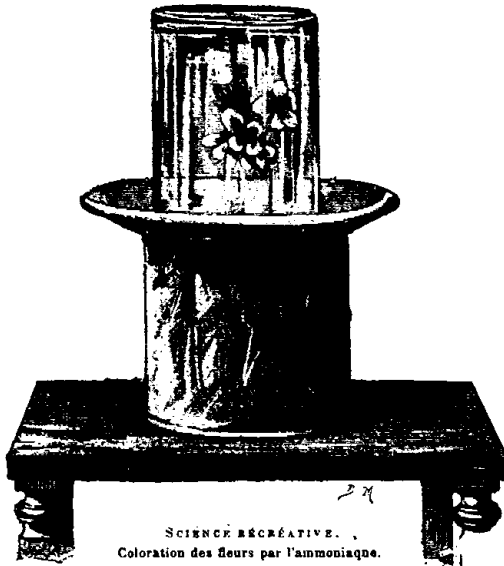
Par une série d'expériences fort élégantes, M. Filhol, puis M. Gaston Tissandier ont montré qu'un grand nombre de fleurs violettes ou roses, plongées dans de l'éther additionné d'un peu d'ammoniaque, devenaient d'un très beau vert.

Tels sont : le géranium rosat, la pervenche violette, les roses rouges et roses, le myosotis, l'héliotrope, etc. L'action est la même pour les feuilles colorées en rouge, comme celles du hêtre pourpre, par exemple.

Soumises à l'action du même liquide, les fleurs blanches passent au jaune, tandis qu'au contraire les fleurs jaunes gardent en général leur coloration. Pour d'autres fleurs à nuances non uniformes, les résultats sont encore plus curieux. C'est ainsi que le pédale supérieur du pois de senteur violet devient bleu foncé, tandis que le pédale inférieur prend une couleur vert clair ; l'extrémité blanche de la *Dielytra* devient jaune et les pétales extérieurs gris métallique.

Si l'on expose simplement les fleurs un peu humides à des vapeurs d'ammoniaque, les résultats sont les mêmes, mais l'action est plus lente à se produire.

Une disposition commode pour opérer consiste à fixer les fleurs, à l'aide d'un peu de cire à modeler ou de bougie fondue, au fond d'un bocal retourné sur une assiette contenant quelques gouttes d'ammoniaque.



SCIENCE RÉCRÉATIVE.
Coloration des fleurs par l'ammoniaque.

Peu à peu une teinte bleue apparaît sur le bord externe des pétales qui sont bientôt entièrement colorés.

La matière colorante de ces fleurs n'est pas détruite ; car si, après les avoir traitées par l'ammoniaque, on les plonge dans l'eau pure, elles reprennent leurs teintes au bout de quelques jours.

D'un autre côté, ces fleurs, soumises à des vapeurs acides, par exemple aux vapeurs d'acide chlorhydrique, deviennent en quelques heures, "d'un beau rouge carmin qu'elles conservent quand on les place dans un endroit sec et à l'ombre, après les avoir séchées à l'air et à l'obscurité."

Plongées dans une solution étendue de potasse ou de soude, les mêmes fleurs donnent des colorations analogues à celles qu'elles prennent sous l'action de l'ammoniaque, mais elles en sortent détériorées ; la teinte prise d'abord par la fleur est bleue ; elle ne devient verte qu'au bout de quelque temps. Les roses trémières colorées, les fleurs blanches et rouges du pélargonium, le coquelicot et une charmante petite campanulacée, la *jasione montana*, deviennent bleues, puis vertes, lorsqu'elles sont plongées dans une liqueur basique, et prennent une teinte rouge vif sous l'action des acides puissants.

PROPOS DU DOCTEUR

LA VARICELLE

La varicelle ou petite vérole volante est une maladie qui rentre dans la classe des fièvres éruptives, mais qui n'a rien de commun avec la variole ou petite vérole. On croit trop souvent qu'une varicelle n'est qu'une variole légère ; c'est là une erreur. Une variole légère porte le nom de varioloïde. Donc il faut retenir ce fait, que la varicelle n'est pas la variole ; aussi le vaccin ne préserve-t-il pas de la varicelle. Surtout fréquente pendant la première enfance, la varicelle est contagieuse. La maladie, qui presque toujours est dénuée de gravité, se caractérise par la présence sur la peau de petites taches rouges, arrondies, qui se transforment bientôt en petites vésicules, de forme ovale, transparentes au début, qui provoquent des démangeaisons. Une vésicule, je le rappelle, est un petit soulèvement de la peau contenant un liquide clair, alors qu'une pustule est un soulèvement de la peau contenant un liquide plus ou moins purulent.

Dès le troisième jour, l'éruption de la varicelle se dessèche ne laissant à sa suite que de petites croûtes brunâtres, sans cicatrice persistante, à condition toutefois que le petit malade n'écorche pas ses boutons.

Aussi faut-il autant que possible l'empêcher de se gratter. Il se fait, au cours de la varicelle, plusieurs poussées successives de ces boutons, c'est-à-dire que les premiers boutons, étant déjà en voie de guérison, d'autres boutons peuvent encore sortir. En somme, la varicelle est en général une maladie insignifiante comme gravité.

JEUX ET AMUSEMENTS

CONSONNES ET VOYELLES

L* r*v* d* b*n*e*r *s* u* b*n*e*r *é*1.

RÉBUS GRAPHIQUE

vent	venir	pirer	rire
un	fait	pleurer	ou

LOGOGRIPE

Chasseur, gibier, homme des champs,
Troupeau joyeux, oiseau folâtre,
Insecte, vipère, au printemps,
Frères de mon Tout viennent s'ébattre.
Tu vois en lui, subtil devin,
Sur un pont le droit de péage,
Constellation, dieu malin,
Enfin un animal sauvage.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 793

Charade.—As-pic.

Anagramme.—Marche et Charme.

Enigme.—L'œil.

GRAVURE-DEVINETTE



Voici bien les chèvres. Mais où donc est le gardien ?

RENAISSANCE

La Société Nationale de Sculpture, dont le siège social est à Québec, vient de réorganiser son bureau de direction et de donner une impulsion nouvelle à ses intéressantes opérations.

Fondée avec un capital-action de \$50,000, elle a radicalement changé tout son personnel, ne conservant que le titre de la société primitive : Nouveaux directeurs, nouveaux officiers, nouveaux employés, nouveaux procédés d'opération.

Le but visé, on le sait, est de former parmi nos jeunes gens des artistes sculpteurs, non seulement dans la statuaire, mais encore dans l'art industriel, l'architecture, etc. Les moyens sont l'ouverture de cours publics et gratuits, donnés par des professeurs émérites, et la distribution des œuvres des grands maîtres anciens et modernes.

L'agent général de Montréal est M. J. Cochenthaler, No 134 rue St-Jacques, et les tirages mensuels commenceront le 27 de ce mois.

On sait comment se fait cette distribution des modèles les plus fameux. Ils sont répartis en parts valant 25c, 50c et \$1.00 représentant 3,500 lots d'une valeur totale de \$49,742.

Cette opération a pour but de couvrir les dépenses élevées que la société est obligée de faire pour l'acquisition des œuvres et pour le maintien des cours. C'est par voie de tirage que l'on attribue les œuvres, dont la principale vaut \$10,000 et la moindre \$200, sans compter de nombreux lots approximatifs.

On voit que c'est là une œuvre patriotique et avantageuse pour ceux qui voudront bien y participer. Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à la société, qui s'empressera de répondre aux demandes que l'on voudra bien lui faire.

Prière aux journaux français de la Province de reproduire, et d'envoyer un numéro contenant cet avis avec tarif d'annonces.

UN ENTRE MILLE

"Depuis longtemps, je souffrais d'un cas grave de faiblesse. Les médecins me disaient qu'à moins d'un prompt soulagement, j'étais en danger de mort. Et la condition déplorable de ma santé ne confirmait que trop les pronostics des médecins. Ce fut alors que je lus vos annonces dans un journal qui me tomba par hasard sous les yeux. Maintenant je suis parfaitement guérie, et on me félicite de mon heureux retour à la santé, qui n'est dû qu'à l'usage de quelques bouteilles de "Régulateur de la Santé de la Femme" et à deux ou trois de vos "Female Plasters." Voilà ce qu'écrivait hier, au Dr J. Larivière, à Manville, R. I., Mme Rombeau, de Rochester, N.-Y. Qu'ajouter à de telles paroles ? Ne disent-elles pas éloquemment et la valeur et l'efficacité de ces remèdes sans rivaux ? N'est-ce pas un argument de plus pour prouver que le Dr J. Larivière est un bienfaiteur de l'humanité souffrante ? Procurez-vous ces remèdes chez votre pharmacien, mesdames, ou demandez-les au DR J. LARIVIERE, Manville, R. I. Prix du "Régulateur," \$1.00, du "Female Plaster," 25 cents.

ADOPTÉZ-LE

Adoptez le célèbre spécifique contre le rhume, la toux, la grippe, la bronchite et la coqueluche ; le Baume Rhumal, tous les médecins en recommandent l'emploi.

—Sommaire du Monde Moderne (No de juillet) : L'Aube, roman en supplément. —Fiat Lux, par M. Gay, 5 comp. —Ce que l'on mange, par A. Petitot, 9 ill. —Le Théâtre Breton, 8 ill. —Le Bois de Boulogne, 19 dessins. —Les Salons de 1899, par A. Quantin, 42 reproductions. —Le mouvement Littéraire, par L. Claretie. —Causerie scientifique, 4 fig. —Chronique théâtrale. —La musique. —Événements géographiques. —Le monde et les sports. —La mode du mois. —La

vie pratique. —Questions financières. —Caricature internationale. —Jeux, etc.

En vente chez Fauchille, rue Ste-Catherine. Voir l'annonce.

ENTRE AMIS

Pourquoi cette popularité du Baume Rhumal ? Parce que toutes les personnes qui s'en sont servies dans les cas de rhume, toux, grippe, bronchite, ont été guéries et ont raconté la chose à leurs amis.

La Migraine chez la Femme

"Madame a sa migraine." Combien de fois n'avez-vous pas été accueilli par cette fin de non-recevoir ? Souvent, cette migraine est purement fictive et, comme la syncope chez une jolie femme, elle est d'une grande utilité dans une infinité de cas. Mais la véritable migraine, celle qu'on subit et qui vous expose trop souvent, hélas, à d'intolérables souffrances, mesdames, mesdemoiselles, mérite qu'on s'y arrête sérieusement, car elle est l'indice de désordres auxquels il importe de remédier, sinon ils pourraient rapidement s'aggraver au grand détriment de ce qui plaît chez la femme, sa beauté.

Le matin, au réveil, la tête est pesante, avec sensation de plénitude, de tension, après un sommeil léger mais peuplé de rêves effrayants qui fatiguent le cerveau au lieu de le reposer ; les sens sont très excitables, une lumière trop vive, les bruits stridents, la musique tapageuse impressionnent vivement et, parfois, douloureusement, à cause de la sensibilité exagérée des organes des sens ; l'état orageux de l'atmosphère transforme nos délicates sensitives en véritables bobines électriques ; elles montrent une grande impressionnabilité au froid, aux changements de température ; la moindre chaleur les abat, les énerve, les met en moiteur ; elles sont indolentes, paresseuses même, et cependant évanescibles au milieu d'une réunion mondaine, les traits animés, le teint éclatant, l'allure nerveuse : elles retrouvent une énergie, une vigueur sans pareille dans les soirées, dans les bals où l'on voit les plus chétives fatiguer les plus robustes danseurs. Mais cette dépense de force nerveuse laisse naturellement une grande prostration. Cet état de choses exige un traitement très facile à suivre n'importe où l'on se trouve, c'est même ce qu'il y a de très agréable, mais à moins de vouloir bénévolement risquer santé, beauté et tous les agréments qui en découlent, il faut se résigner à traiter cette anémie compliquée de névrose : une ou deux Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard après chaque repas, accomplira des merveilles, car, il est bon de le dire, aujourd'hui que le marché est encombré par le charlatanisme américain d'une foule de soi-disant remèdes qui ne soulagent que la bourse, la formule des Pilules de Bonard est approuvée par l'Académie de Médecine de Paris et employée dans le service des hôpitaux. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées franco de port par la mallo sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boite 383 Bureau de Poste, Montréal.

Les Dames

Qui désirent avoir une magnifique paire de bottines et de Pantoufles, sont invitées à venir voir notre assortiment et nos prix.

RONAYNE BROS.

2027 rue Notre-Dame

Coin Place Chabolliez.

Le Petit Windsor

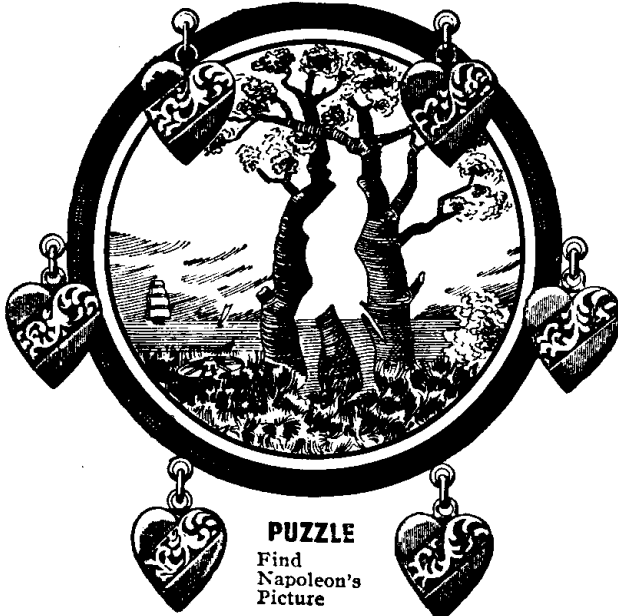


Restaurant des Gourmets
101, RUE ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

UNE PRIME POUR CHAQUE REPONSE EXACTE



PUZZLE

Find Napoleon's Picture

Nous ne vous demandons pas un seul sou. Dans la vignette ci-contre se trouve le portrait de Napoléon. Trouvez le portrait marquez-le et envoyez-le nous, et à chacun de nos clients qui inter-prétera cette énigme correctement, nous donnerons UN BEAU BRACELET sous forme de courtoisie pour faire dix verres de lime fruit cordial — un breuvage des plus délicieux, des plus satisfaisants et des plus agréables, et nous exigeons de tous ceux qui obtiennent un de nos bracelets, qu'ils distribuent pour nous, parmi leurs amis, 25 paquets.

En faisant cette opération merveilleuse nous ne désirons pas pose en bienfaiteurs publics. C'est simplement une transaction d'affaires afin de mettre entre les mains du public des paquets échantillons de Phosphated Lime Fruit Powder. Ce produit est en paquets de 19 cents contenant chacun une quantité suffisante pour faire dix verres de lime fruit cordial — un breuvage des plus délicieux, des plus satisfaisants et des plus agréables, et nous exigeons de tous ceux qui obtiennent un de nos bracelets, qu'ils distribuent pour nous, parmi leurs amis, 25 paquets.

Afin que nos marchandises ne tombent pas entre les mains de gens qui ne savent pas apprécier, nous exigeons que vous collectiez de chaque personne à qui vous laissez un échantillon, 5 cents, la moitié du prix de vente de ce dernier. Après avoir distribué les 25 paquets, envoyez-nous l'argent. Nous vous offrirons alors pour ce service, tout à fait gratuitement, en plus du bracelet que nous vous accordons en premier lieu, une bague intérieure en alliage, couverte en or solide, très bien gravée, et à tous ceux qui nous enverront cette énigme trois jours après l'avoir vue, nous enverrons avec la bague, aussi gratuitement, une splendide épingle de fantaisie, genre Tiffany ornée de véritables rubis, émeraude ou saphir. Cette offre, pour plusieurs, pourrait paraître impraticable. A ceux-là nous disons qu'il vaut certainement la peine de s'en enquérir ; vous n'avez rien à risquer, car nous ne vous demandons pas d'argent.

Nous avons fait affaires à Toronto pendant dix ans et nous n'avons jamais manqué de remplir soigneusement toutes nos promesses. Notre commerce est une entreprise légitime et payante et basée sur les principes de la coopération les plus avantageux, et conduit par des hommes d'expérience et habiles en affaires. Nous sommes assez clairvoyants pour savoir que plus les avantages que nous offrons seront grands, plus vite nos marchandises deviendront populaires, et nous sommes assez libéraux pour offrir des avantages qui stimuleront nos industries, lesquelles n'ont jamais été égalées par n'importe quelle compagnie similaire. Notre commerce est en tous points des plus honorables. Concernant notre responsabilité adressez-vous à n'importe quelle agence mercantile. Nous vous demandons simplement d'interpréter notre gravure énigme et de nous envoyer votre adresse. Nous nous enverrons le bracelet et les 25 paquets-échantillons de Lime Fruit Powder franco par la poste. Distribuez-les suivant les instructions et nous vous donnerons aussi la bague, intérieure en alliage couverte en or solide, et l'épingle. Peut-on vous faire une offre plus équitable ? Profitez de cette grande offre pendant que vous en avez la chance, ou d'autres découvriront la gravure-énigme, car il est tout probable que cette annonce ne paraîtra plus. Mentionnez ce journal.

Nous avons fait affaires à Toronto pendant dix ans et nous n'avons jamais manqué de remplir soigneusement toutes nos promesses. Notre commerce est une entreprise légitime et payante et basée sur les principes de la coopération les plus avantageux, et conduit par des hommes d'expérience et habiles en affaires. Nous sommes assez clairvoyants pour savoir que plus les avantages que nous offrons seront grands, plus vite nos marchandises deviendront populaires, et nous sommes assez libéraux pour offrir des avantages qui stimuleront nos industries, lesquelles n'ont jamais été égalées par n'importe quelle compagnie similaire. Notre commerce est en tous points des plus honorables. Concernant notre responsabilité adressez-vous à n'importe quelle agence mercantile. Nous vous demandons simplement d'interpréter notre gravure énigme et de nous envoyer votre adresse. Nous nous enverrons le bracelet et les 25 paquets-échantillons de Lime Fruit Powder franco par la poste. Distribuez-les suivant les instructions et nous vous donnerons aussi la bague, intérieure en alliage couverte en or solide, et l'épingle. Peut-on vous faire une offre plus équitable ? Profitez de cette grande offre pendant que vous en avez la chance, ou d'autres découvriront la gravure-énigme, car il est tout probable que cette annonce ne paraîtra plus. Mentionnez ce journal.

TISDALL SUPPLY CO., - - 9 1/2 Rue Adelaide, Toronto, Ont.

65c CORSETS d'Été en Net COURTS 4 agrafes, style français, 65c

Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Voici le prix :

Corsets Courts, 4 agrafes, Cachou et Blanc ; Taille : 18 à 26 ; Moyens ou Longs, 5 agrafes, Gris ou Blanc ; P.D. 65c
Corsets { D. & A. Tous les Corsets de 35 cts et plus le bout des ailes est rivé, ce qui empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouvent pas ailleurs. Spécialité dans les hautes marques
de Corsets : — "P.N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en net de santé 35c en montant, Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 25c.
SPECIALITE.—Corsets 30 à 36 pouces pour personnes fortes, \$1.00 en montant. Lacs sur les côtés \$1.25 en montant. Gants réparés à peu de frais.

J. B. A. LANGTOT, 162 RUE ST-LAURENT, Fabricants de Gants
Tel. Main 3187, 1ère page du nouveau livre
Éventails donnés avec Gants et Corsets de 50c et plus.

La Boisson des Enfants

C'EST L'Eau Minérale

Radnor

Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'Eau Radnor donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

CHOSSES ET AUTRES

—La vie est une auberge où il faut toujours avoir sa malle prête.

—En Russie, il y a plus de dix mille villages sans école.

—En Turquie on appelle le bicycle le chariot du diable.

—Une baleine de grosseur moyenne produit deux mille gallons d'huile.

—Une belle femme sans pudeur est une rose sans parfum.

—En Allemagne les employés du bureau de poste n'ont pas le droit de se marier sans la permission spéciale du gouvernement.

—Les médecins sont clairsemés en Perse. Dans la ville de Bagdad, qui compte 130,000 habitants il n'y a que trois médecins.

—Le premier homme qui s'aventura dans les rues de Londres coiffé d'un chapeau de soie, fut arrêté pour avoir causé du désordre. Il s'en tira avec une réprimande. Ceci se passa le 5 janvier 1767.

—Les personnes qui font usagemo indéré de boissons enivrantes, songent elles que, fatalement, leurs enfants seront atteints d'horribles maladies et s'adonneront eux mêmes au vice d'ivrognerie? Les savants prouvent clairement que cela arrive.

PASSE-TEMPS FEMININS

Chacun connaît le Corticelli dont la fabrication, depuis soixante années, atteint des proportions éloignant toute concurrence de la part des produits similaires.

En effet, qu'il s'agisse des riches tissus aux reflets chatoyants et aux nuances d'arc-en-ciel avec lesquels nos élégantes se font confectionner les plus riches vêtements; qu'il s'agisse du fil lui-même, blanc ou de couleur, employé dans les multiples et délicats ouvrages qu'improvisent les doigts des fées modernes: broderie, crochet, dentelle, fantaisie diverses; c'est toujours au Corticelli que l'on devra s'adresser si l'on désire obtenir le maximum de beauté et de durée, uni au minimum possible de dépense.

Dans une substantielle brochure de 69 pages, comprenant des pages en couleur

et de très nombreux dessins explicatifs, la Corticelli Silk Co. publie, depuis 1889, tout un instructif manuel de travaux en tous genres, avec figures, destiné aux dames. (25 cts par an, ou 10 cents l'exemplaire, Corticelli Silk Co. 75 rue Richelieu, St-Jean, P. Q.)

Nos lectrices y trouveront des conseils pratiques sur l'art de la broderie, de la décoration au crochet, enfin de tout ce qui fait la joie de toutes les femmes soucieuses de la belle et économique décoration de leur appartement, de leur toilette et de celles de leurs bébés.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÉT de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT — avec les
PILULES ANONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,487

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français. Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron dérapé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.—

MONFORT HOTEL.

SITUÉ A MONFORT SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les Sportsmen y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

J. H. CHALES, Propriétaire.

F. DUBOIS, Gérant.

LE RIFLE MALADIES DE LA PEAU

Une découverte inestimable, due aux patientes recherches d'un chimiste éminent, assure la guérison rapide de toutes les maladies de la peau. Cette découverte consiste dans la combinaison de produits antiseptiques puissants et inoffensifs. Les travaux de Pasteur, de Roux et d'une légion de savants, ont prouvé les succès éclatants de l'antiseptie. C'est d'après cette merveilleuse méthode qu'est préparée la POMMADE ANTISEPTIQUE DU DR RAMEAU, spécifique infailible contre le rifle, l'eczéma le mal de barbe, les plaies aux jambes les boutons de la figure et toutes les maladies de la peau. Guérison des cas les plus anciens en quelques jours. S'il se présente un cas où la POMMADE ANTISEPTIQUE ne réussit pas, l'agent est autorisé à remettre l'argent. Depuis que cette préparation est en vente au Canada, elle n'a pas failli dans un cas sur cent. En vente dans toutes les pharmacies. Envoyé par la poste, \$1.00. J. E. W. Lecours, pharmacien, agent de la CIE PHARM. DU DR RAMEAU, 370 rue Craig, Montréal.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

BAUME ROYAL ITALIEN

La Beauté de la Femme
Le grand embellisseur de Florence, pour le teint, découvert par Signor Vantelli, l'éminent chimiste Italien, est le triomphe chimique des temps modernes, et il a créé une sensation universelle. Hâtez-vous d'en faire l'essai et vous serez tellement charmés de ses parfaits et incomparables résultats que vous ne voudrez plus jamais faire usage de poudres, cosmétiques, etc. Demandez à l'examiner.
Prix, 50 cts, dans toutes les pharmacies ou par la poste franco. Brochure gratis. Dépôt Canadien: 207 St-Jacques, - Montréal



35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux!

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
des COLIQUES NAUSÉES
sans AUCUNE PRESSION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSULES L. KIRN
A l'Extrait Métrisé de FOUSSEE N°10 Pure sans Colicose.
M. Kirn se garantit responsable que les Capsules qui portent sa signature.
PARL. Pharmacie HAVROU, 14, Boulevard Edgar-Quinet.
ou dans toutes les bonnes Pharmacies.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell: Main 2818.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.



LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.30; trois mois \$1.20; un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

Mi-Juillet chez J. N. Brossard & Cie

1453 RUE STE-CATHERINE, coin MONTCALM.

REDUCTION REMARQUABLE sur tout le STOCK.

ETOFFES A ROBES BROCHÉ, dans toutes les couleurs, valant 50c. Prix de mi-juillet **19c**

100 pièces de COTON CARREACTÉ pour Tablier, 36 pouces de largeur, valant 10c. Prix de mi-juillet **6½c**

125 JUPES EN DUCK BLANC, valant réellement \$1.35. Prix de mi-juillet **73c**

SOIE DE FANTAISIE POUR MATINÉES, valant 65 à 95c. Prix de mi-juillet **37½c**

Réduction spéciale de 20% sur les Indiennes. Cotonnades, Duck, Chambré, Gingham, etc., etc.

P. S.—Les ordres par la malle exécutés avec soin et promptitude.

La Silverine Nettoie et Lave Tout!

Ne détériore ni le linge, ni les meubles, ni les prélatrs. ni aucun métal — Met les mains comme du satin — Rapide, hygienique et sans fatigue.

Tel. Bell Est 836.

La Silverine Company, 1427, rue Ste-Catherine, Montréal

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -- --
Ouvrages de Bâtisses et de
Cimetières. — Tous Genres. -- --

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

Plumes et Duvet et Articles de Literie de toutes
sortes nettoyés et désinfectés à
la vapeur et à l'air chaud.
Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et
Literie de toutes sortes au plus bas prix !

Montreal Feather Co.

476, Rue St - Laurent, Entre les rues Ontario
et Sherbrooke.

Tel. Bell Est 290.



VENTE DE MEUBLES DE JUILLET

Nous venons de faire une revue de notre stock et nous
avons marqué toutes les lignes à des prix qui les feront
vendre. Quelques lignes que nous ne remettrons pas
en stock ont été marquées à des prix très bas. — Sur
toutes les lignes nous accordons un escompte général
de 15% lorsque le montant d'achat s'élève à \$25 ou
plus. Il nous reste encore quelques carrosses de bébés
que nous offrons de 20 à 30% d'escompte.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 rue Craig.—Succursale 2442 rue Ste-Catherine.

Encouragement

La Société Coopérative de Frais Funéraires fait appel à toutes les
personnes qui désirent s'assurer des funérailles de PREMIERE CLASSE
pour une souscription annuelle insignifiante.

Voici ses taux : —

De naissance à 5 ans,	\$1.00	par année
De 5 ans à 30 ans,	.75	do
De 30 ans à 45 ans,	1.00	do
De 45 ans à 55 ans,	1.50	do
De 55 ans à 65 ans,	2.50	do

Prix spéciaux au delà de 65 ans.

Bureau : No 1756 RUE STE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1235
Marchands 563

OUVERT NUIT ET JOUR.

UNE VRAIE REDUCTION EXTRAORDINAIRE

Le public entend dire sur tous les Tons et peut lire dans tous
les Styles les Bargains extraordinaires offerts ici et là. Mais
nous pouvons dire que le public qui nous connaît, sait à quoi s'en
tenir quand nous annonçons "UNE REDUCTION." Il sait que
les prix que nous cotons sont Les Plus Bas, et que les marchan-
dises que nous annonçons sont toujours "Telles qu'annoncées."

ZÉPHIR rayé et carreaute..... à 10c
réduits de 15 et 20.
Les couleurs et les dessins sont chics.

**NOUVEAUX PATRONS DANS LES
MOUSSELINES**

Celle de 20c. est réduite à 10c
Coupons de Mousseline, balance
de pièces, 3 à 6 vgs, valeur de 15
et 25c. pour 8c vg.

PIQUÉ ET DUCK BLANC
réduits à 10c, 13c, 15c, 20c

BLOUSES en Lawn blanc avec inser-
tions et plis, celles de \$1,50 pour \$1,00,
celles de \$2,00 pour 1,25

'A MOITIÉ PRIX.
La balance de nos **JUPES** et **COSTU-
MES** en toile.

COLLERETTES en Chiffon et
Satin gaufré, treslarges, le prix
régulier est de \$9,00, réduites à \$6,00

LINGÈRIE.

C'est le temps d'acheter un trousseau
bon marché.

MODES.

Déjà nous avons fait des réductions de
25, 30 et 50 pour cent. ... Nous en
ferons davantage pour écouler la ba-
lance de ce département.

A 5 CENTS LA PAIRE

Un lot de
GANTS NOIRS ET DE COULEURS,
toutes les grandeurs.

Nous ne pouvons terminer sans mentionner nos **RUBANS**, c'est
parce que nous avons le monopole du détail de
RUBANS à Montréal.

VENEZ VOIR NOTRE STOCK DE RUBANS.

ARCHAMBAULT FRERES
Angle Ste-Catherine et Amherst

LES MILLE ET UNE

petites **CHOSSES** nécessaires pour compléter une toilette, se trouvent
CHEZ-NOUS.

Voyez s'il n'y a pas dans la liste suivante des articles dont vous avez
besoin. Et rappelez-vous que la meilleure place à Montréal pour les
acheter à bon marché, c'est **CHEZ-NOUS.**

GANTS.—Gants Kid des meilleures manufactures, Perrin
Alexandre, 50c, 75c, \$1.00, \$1.25, \$1.50, \$1.75.

Gants de Soie.

10c. Gants de soie noire.

15c.

20c.

25c.

30c.

40c.

50c.

60c.

75c.

Menottes de soie et coton.

Mouchoirs brodés, blancs, 10c, 15c, 20c, 25c, 30c, 40c, 50c.

Mouchoirs fantaisie, 2½c, 5c, 10c.

Mouchoirs pure toile, 10c, 15c, 20c, 25c.

Collets et Poinçets de toile, 10c.

Épingles fantaisie, 2½c à 50c.

Brosses à dents, 5c, 10c, 15c, 20c, 25c.

Brosses à mains,

Brosses à linge,

Brosses à cheveux,

Echarpes, cette nouveauté devient très populaire, 15c à \$1.50.

Fichus dentelle et Collets dentelle, 19c à \$2.00.

Parfumerie française, les parfums les plus exquis dans des
bouteilles artistiques. Savons parfumés.

Jarrettières avec boucles de fantaisies, 15c à 50c.

Ceintures les plus en vogue, avec boucles et agrafes de
goût, 10, 15, 25, 30, 40, 50, 75, 90, \$1. \$1.50, \$2.00.

Corsets manufacturés avec les derniers améliorations,
pour faire une taille élégante, 25c à \$2.50.

LETENDRE & ARSENAULT

1493 RUE STE-CATHERINE.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire
pour les enfants de 8 à
12 ans, illustré de gravures en noir et en cou-
leurs, paraît tous les samedis. Le numéro,
quinze centimes. Abonnements: Union postale,
un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro
spécimen sera envoyé à toute personne qui le
demandera par lettre affranchie. Librairie
Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79,
Paris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil
hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans.
Le numéro: quarante centimes. Abonne-
ments: Union postale un an 22 fr., six mois
11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à
toute personne qui le demandera par lettre
affranchie. Les abonnements partent du 1er
décembre et du 1er juin. Librairie Hachette &
Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débiilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Medicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

Crème à la Glace

Machine "OHIO" à faire la crème à la glace. Machine parfaite, fonctionnant très rapidement. La seule machine pour faire la **velvetized cream**.

Hamacs Un choix superbe à bon marché.

Boyaux d'Arrosage

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT



★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel,
Tonique,
Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE,
Seuls agents au Canada.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A.
FERISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,
St Louis de Gonzague.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie

Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque. Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

32340 80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital de \$50.000

Organisation nouvelle.



Personnel transformé du Directeur au commis.

COURS PUBLICS ET GRATUITS DE STATUAIRE, ART INDUSTRIEL, ARCHITECTURE, ETC.



DISTRIBUTION MENSUELLE D'ŒUVRES D'ART PAR VOIE DE TIRAGE

3,500 LOTS VALANT \$49,742 CHAQUE MOIS

1er Lot ... valeur \$10,000	1e Lot ... valeur \$1,000
2e " " " 4,000	2 Lots ... " 500
3e " " " 2,000	5 " " " 200

Et quantité d'autres lots de moindre valeur.

Le **PREMIER TIRAGE** aura lieu le **27 JUILLET 1899**, au No 175 rue St-Jean, à Québec.

PRIX DU BILLET: 25c, 50c, \$1.00—En vente partout

A. ARCHAMBAULT, Gérant

J. COCHENTHALER, Agent Général pour Montréal

No 134, rue Saint-Jacques

Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Le Petit Journal, .03c. L'Illustré National, .03c. La Mode Nationale, .05c. Le Petit Echo de la Mode, .05c. Le Journal Illustré, .05c. Le Journal des Voyages, .05 cts. La Science Française, .05 c. Les Annales Politiques et Littéraires avec supplément, .08c. La Lecture pour tous, .15c. La Photo-Gazette, .15c. Armée et Marine, .15c. L'Illustration, .20c. Le Panorama, .20c. Le Monde Moderne, .30c. Le Théâtre, .45c. La Revue des Deux Mondes, .65c. Le Figaro Illustré, (mensuel), .75c. franco chacun.



AVANT



APRES

Dentier Garanti \$5

Pont et Couronne en or, \$4.00 la dent.

Nous donnerons \$1000 de récompense à quiconque prouvera que notre travail n'est pas supérieur à celui pour lequel vous payez au moins le double.

Institut Dentaire Canadien

395, rue Rachel, coin St-Denis
TEL. BELL EAST 846



Avant l'emploi.



Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incarnation des ongles soignés par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropractrice pratique et Dermatologiste de la Figure à l'**Institut du Bain Oriental**

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660-

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.



Killerton pressa la détente, le coup partit.—Page 46, col. 1

LA ROCHE - QUI - TUE

TROISIÈME PARTIE

LA MORTE VIVANTE

(SUITE)

Elle continua à s'avancer. Lui, il fléchit sur ses jambes, se voila la face de ses deux mains et tomba à genoux, lourdement.

— Pardon, Ameline, pardon ! ” répéta-t-il dans un gémissement.

Certes, en ce moment il était sans force, sans courage. Sa conscience le courbait impérieusement. Un enfant en aurait eu raison.

Mais la comtesse n'était pas venue pour jouer un rôle dans une fantasmagorie. Elle n'entendait pas triompher à la faveur d'une crainte puérile. Ce qu'elle voulait, c'étaient deux lignes de la main de cet homme, avec sa signature et son sceau : l'ordre d'élargissement d'Alain Prigent.

Elle ne profita donc pas de la situation singulière que lui faisait la terreur irraisonnée du coupable. Elle ranima sa raison en s'adressant à elle.

— Comte de Kergroaz, fit-elle, vous m'avez reconnue et vous vous êtes souvenu de votre crime.”

La voix du fantôme était celle de la vivante. Elle rendit au misérable la notion de la réalité. Il murmura :

— Que me voulez-vous, Ameline ? Que venez-vous me demander ? ”

Elle répondit, avec la loyauté de son âme, avec la fière noblesse de son cœur plein d'amour pour le captif du fort Taureau :

— Ce que je viens vous demander, Arthur Killerton c'est un grand acte d'honnêteté qui me fasse oublier tous vos crimes.”

Le spectre parlait de plus en plus comme une créature pleine de vie. Arthur de Kergroaz écarta ses mains et osa la regarder.

Ameline était debout devant la table. Elle la touchait de sa main. Ses doigts effleuraient le sabre et les pistolets chargés. La lumière du candélabre l'éclairait de trois quarts, faisant ressortir la mate pâleur de ce visage si beau sous les dentelles de la morte en blanc.

Ce ne fut plus une crainte superstitieuse, mais la terreur la plus naturelle du monde qu'éprouva Killerton.

Qu'est-ce qui empêchait la comtesse de s'emparer des armes mises ainsi à sa portée et de l'abattre comme un chien, d'un coup de pistolet ?

Mais Ameline n'avait aucune intention de recourir à ce moyen brutal et sommaire, qui pourtant eût été légitime.

Elle suivait son idée, elle obéissait à son plan :

arracher à cet homme l'ordre de rendre la liberté à Alain.

Killerton se rassura tout à fait. Il se releva et se rapprocha lui aussi de la table, qui se trouva placée entre lui et la jeune femme. De cette façon il n'avait, lui aussi, qu'à allonger le bras, à tendre la main pour s'emparer des armes. Il demanda à l'apparition :

— Quel est ce grand acte d'honnêteté que vous me demandez d'accomplir ? ”

Il y avait sur la table le portefeuille du délégué. Ameline posa son doigt dessus, et sans hésitation, sans feinte, elle répondit :

— La mise en liberté immédiate d'Alain Prigent de Bocenno.”

Killerton avait recouvré toute sa présence d'esprit. La femme qu'il avait devant lui était très vivante, en chair et en os ; c'était sa femme à lui, la comtesse Ameline, que, sur le témoignage de Saint-Julien, de Sholton et de Ralph Gregh, il avait crue morte.

Il n'en était rien. Elle vivait. Il se rappelait la voix étrange qui l'avait fait tressaillir quelques jours plus tôt, au moment où il s'était vu accuser devant son rival, son ennemi intime, le citoyen Thiard. Maintenant tout s'expliquait, tout devenait clair à ses yeux.

— La mise en liberté d'Alain Prigent ? ” répéta-t-il comme un écho.

Son accent était plein d'ironie. Il avait retrouvé tout son courage. Ce n'était plus un fantôme qu'il avait à combattre, ce n'était pas même un homme. C'était une femme jeune, une femme sur laquelle il avait des droits, puisqu'il était son mari.

Alors, au lieu de trembler comme tout à l'heure, il se fit insolent, agressif, provoquant.

— Savez-vous, ma toute belle, que, par suite d'un déplorable accident qui m'avait induit en erreur, je vous avais crue morte !

— Qui vous dit que je ne le suis pas ? répliqua la femme, comprenant toute la faute qu'elle avait commise en révélant trop tôt son identité.

— Oh ! que non pas ! raille le scélérat. Vous êtes trop jolie, ma douce Ameline, pour que je me fasse l'ombre d'une illusion à cet égard. Et je m'aperçois que vous avez fort bien joué votre rôle de disparue, mais que vous jouez infiniment moins bien celui de revenante.”

Il avait repoussé le fauteuil placé près de la table. D'un geste, penché en avant, il avait repris possession de ses armes.

Et maintenant il était le plus fort.

La jeune femme recula sous ce regard de fauve. Elle eut comme la sensation qu'elle était vaincue, que la partie engagée si vaillamment par elle pour le salut d'Alain de Bocenno était désormais perdue. Cet homme, ou plutôt ce monstre, la tenait en son pouvoir.

Mais elle était brave, et brusquement elle se rappela que là, tout près d'elle, il y avait un bras sur lequel elle pouvait compter, celui du fidèle Le Bellec.

Cependant, Killerton, de plus en plus agressif, poursuivait le cours de ses impertinences.

— Ah ! ah ! ah ! ricana-t-il, vous êtes décidément une femme d'esprit, Ameline.”

Ameline répondit par un sourire de mépris au ricanement du fauve. Il continua, appuyant sur les termes :

— Comme tout s'éclaire ! comme tout devient lucide ! Encore une légende populaire qui s'en va ! C'était vous, Mapiouank, le jeune fils, l'esprit femelle qui accompagnait ce paladin, le chef de la Kerret-ar-laz ? Mes compliments, ma chère. Vous êtes une héroïne de roman.

— Et vous, fit-elle avec une expression de dégoût intraduisible, vous êtes encore plus infâme que je n'aurais pu le croire.”

Killerton riait. Il avait oublié Saint-Julien, Ralph Gregh, tous ses motifs d'inquiétude précédents. N'était-ce pas pour lui la meilleure des bonnes aubaines de retrouver vivante cette femme qu'il avait crue morte, ce qui le délivrait d'une accusation de meurtre imprudemment lancée.

— Et, reprit-il, c'est à moi que vous venez demander

la vie du chef de cette association de bandits, dont vous êtes le plus bel ornement ? En vérité, ici je ne connais plus votre savoir-faire, l'habileté que vous avez déployée en tout le reste. Ceci, ma chère, permettez-moi de vous le dire, c'est de la naïveté."

Ameline le vit tourner le coin de la table et s'avancer vers elle. Elle ne recula pas, cette fois. Elle lui cingla le visage de ces paroles vengeresses :

"Vous voilà bien dans votre rôle, M. Killerton. Je vous reconnais aussi. Dix fois j'ai tenu votre vie entre mes mains. Je vous ai épargné. Je le regrette. J'ai eu tort. Tout à l'heure encore, quand vous vous trainiez à mes genoux, implorant mon pardon, il m'eût suffi de prendre un de vos pistolets pour vous tuer."

Il éclata de rire bruyamment.

"Sans doute ; mais voilà, l'occasion est perdue à cette heure. Malgré tout, vous vous êtes souvenue que vous étiez ma femme. Mlle Charlotte de Corday d'Arman était d'une autre trempe que vous ; elle n'était point l'épouse du divin Marat. Et maintenant, c'est moi qui pourrais vous tuer, ma douce Ameline, et c'en serait fait de la légende de votre mort tragique. Je tuerais une inconnue, une énergumène venue pour assassiner un bon patriote, délégué du Comité de salut public, et l'on vous enterrerait quelque part, dans un trou ignoré, ce qui ne me nuirait nullement ; car chacun sait que ma femme, la noble dame Ameline de la Croix de Kergroaz, repose dans les caveaux de Sainte-Anne, morte des suites d'une chute malheureuse dans le gouffre du Huelgoat."

Pour la première fois, la comtesse tressaillit. Elle venait de mesurer du regard l'abîme de perversité qu'était le cœur de cet homme.

Tout ce qu'il disait était plausible. Il avait toutes les apparences en sa faveur. Elle eut un accès de désespoir.

"Tuez-moi donc ! s'écria-t-elle en ouvrant les bras.

—Vous tuer ? Fi, la vilaine pensée ! Il n'y a qu'un goujat qui pourrait avoir de semblables pensées. Vous êtes à moi, je reprends mon bien."

Il marcha vers elle. Elle recula, affolée, se sentant perdue. Elle eut une idée suprême, celle de détourner la menace en la bravant :

"Misérable ! s'écria-t-elle, il faudra donc t'abattre comme un chien enragé, comme Jorge Darros que nous avons exécuté ce matin, comme Saint-Julien et l'autre Killerton, que mes amis doivent avoir pendus à cette heure !"

Elle ne s'était pas trompée. Ces noms ainsi jetés firent l'effet d'un coup de massue sur la tête du scélérat. Il s'arrêta, bégayant :

"Jorge Darros ! Vous avez tué le notaire Darros ? Ce n'est pas vrai ! Tu mens !

—Nous l'avons pris ce matin même, au manoir de Kergroaz. Il est étendu sur les marches du perron, la tête cassée."

Killerton chancela. L'affirmation était nette et précise. Il sentait que la jeune femme ne se vantait pas à tort. Il eut peur ; il balbutia :

"Et Saint-Julien aussi, vous l'avez tué ? Et Ralph Gregh aussi ?

—Oui, répondit-elle résolument, n'ayant plus que cette ressource, l'exaspérer.

Et elle ajouta, hautaine, insultante :

—Crois-tu donc que nous ne sachions pas nous venger, bête féroce ? La Kerret-ar-laz à dix mille bras. Elle te tient.

Cette fois elle dépassait la mesure, elle venait de commettre une imprudence, car c'est toujours une imprudence de braver le tigre acculé.

"Ah ! misérable femme ! rugit Killerton en saisissant le pistolet qu'il avait replacé sur la table, tu as trop parlé. Cette fois, tu mourras pour tout de bon."

Il leva l'arme et la dirigea vers la poitrine d'Ameline, d'une main que la colère faisait trembler.

Elle ne se détourna pas, elle ne chercha pas à éviter le coup.

Killerton pressa la détente ; le coup partit.

Mais, au même instant, quelqu'un se jeta au-devant d'Ameline : ce fut Le Bellec qui reçut la balle destinée à la jeune femme.

Il chancela, mais se redressant, marcha sur le dé-

légué, son couteau ouvert à la main. En même temps il criait à la comtesse :

"Fuyez, Madame, fuyez ! On va venir. Il ne faut pas qu'ils vous prennent ici, vous seriez perdue."

Le bruit du coup de feu avait retenti avec un fracas de tonnerre. Toute la maison était sur pied. On accourut.

"Fuyez ! répéta Le Bellec avec désespoir. S'ils vous trouvent ici, ils vous massacreront."

Mais Ameline demeura immobile, rigide, convertie en statue de pierre. On eût dit qu'elle n'avait plus sa raison à elle.

Pendant ce temps Killerton reculait toujours devant Mathurin Le Bellec, cherchant à regagner la table où se trouvaient le sabre et le second pistolet.

Un instant le marin chancela. La balle lui avait troué l'épaule au-dessous de la clavicule. Il perdait beaucoup de sang. Sa force s'en allait.

Il comprit la manœuvre de son adversaire, et, d'un suprême effort, renversa la table. Le candélabre roula sur le plancher avec le sabre et le pistolet.

Le malheur voulut qu'ils tombassent aux pieds même du délégué.

Rapidement celui-ci se baissa, saisit l'arme chargée, et, au moment où Le Bellec se précipitait sur lui, le couteau levé, il lui brûla la cervelle.

Le marin tomba comme une masse, sans pousser un cri. Il était mort.

Ameline, immobile, inerte, près du lit, avait suivi toute la scène des yeux. Elle n'avait pas cherché à fuir.

Il se faisait un grand tumulte dans les corridors. On accourait. En un instant la chambre fut envahie. Des soldats entrèrent les premiers, contenant une foule qui vociférait. Toute la populace morlaisienne se pressait à la porte de la chambre, proférant des menaces de mort et réclamant la tête du coupable. La vue du cadavre sanglant de Le Bellec avait donné le change à la foule. Dans le nombre il y avait des affiliés de la Kerret-ar-laz et, en particulier, l'oncle de l'hôtelière.

Celui-ci frémit devant le spectacle. Il vit Ameline immobile, Le Bellec mort et Killerton debout, son pistolet fumant à la main. Il comprit que la tentative de la comtesse avait échoué, qu'elle était perdue.

Cependant le comte Arthur, très maître de lui maintenant, avait jeté un ordre aux soldats.

"Qu'on garde à vue cette femme, et qu'on aille chercher le représentant du peuple. Ordre du délégué Killerton."

Deux soldats, la baïonnette au canon, saisirent par les bras Ameline, qui ne fit point de résistance.

D'autres voulurent relever le corps sanglant de Le Bellec, Killerton les en empêcha.

"Non, dit-il, laissez les choses en l'état. Il faut que le représentant constate par lui-même ce qui s'est passé ici."

On attendit quelques minutes, au milieu des cris et des rumeurs de la populace. Puis le calme se fit brusquement. Le représentant venait d'entrer.

Jean Bon Saint-André était un homme du monde, intègre et juste, et dont le souvenir n'a été entaché par aucun acte sanguinaire. Il pénétra dans la chambre, embrassa la scène d'un coup d'œil et interrogea l'ex-gentilhomme.

"Que s'est-il passé, citoyen délégué ? Parle, je t'écoute.

—Citoyen représentant, répondit le comte Arthur, je viens d'être l'objet d'un attentat sans exemple. Cette femme et cet homme, — il désignait Ameline et le cadavre, — sont entrés dans cette chambre et ont tenté de m'assassiner. J'ai tué l'homme, et je remets la femme aux mains de ta justice souveraine. Ce sont les suppôts d'une association secrète dangereuse, la Kerret-ar-laz.

Il allait continuer, Jean Bon Saint-André l'interrompit d'un geste.

"Oui, je sais, fit-il, en fronçant les sourcils, la Roche-qui-Tue. Tu as fait prisonnier leur chef. Il y a des gens qui assurent que ce sont de bons patriotes."

Et, sans plus s'occuper du délégué, il se tourna vers Ameline et lui demanda :

"Et toi, citoyenne, qu'as-tu à dire ?"

La comtesse était calme et fière. Elle regarda bien en face le député de la Convention.

"Citoyen représentant, répliqua-t-elle, j'ai à dire que cet homme t'a menti. Il n'y a point eu tentative d'assassinat. Nous sommes venus, mon compagnon et moi, demander au délégué la liberté de notre chef injustement retenu prisonnier au fort Taureau. Le citoyen délégué a voulu me faire violence. Mon compagnon a tenté de me défendre. Il n'avait qu'un couteau. Le délégué avait deux pistolets ; il l'a tué."

L'explication était vraisemblable, la défense plausible et faite d'une voix si calme, que l'auditoire en fut impressionné. Jean Bon Saint-André eut un geste vague.

"Comment t'appelles-tu ?" dit-il derechef à la prisonnière.

Elle répliqua sur le même ton :

"Ameline de La Croix de Kergroaz, comtesse de Kergroaz, milady Killerton."

Le représentant ne put réprimer un tressaillement. Un sourire glissa sur ses lèvres, et il eut comme de l'admiration dans ses prunelles.

"Ah ! ah ! fit-il, j'ai entendu ce nom-là tout à l'heure. On m'a même raconté une singulière histoire. N'es-tu pas parente du délégué ?

—Je suis sa femme, sa femme légitime qu'il a fait assassiner, il y a quatre ans, et que Dieu a sauvée.

—Oui, oui, c'est bien cela. Et tu est la personne qui, à Roscoff, a demandé justice au citoyen Thiard d'un crime accompli sous le règne du tyran ?

—J'ai demandé justice au citoyen Thiard, et je te la demande à toi-même. Mais le plus pressant est de donner des juges au prisonnier du fort Taureau."

Jean Bon Saint-André demeura un instant silencieux, rêveur. Puis, d'une voix changée, il répondit :

"Fort bien, femme. Nous allons te juger nous-mêmes, et toi avec lui. Malheur à toi si tu m'as trompé ! Tu mourras de la même mort."

Il se tourna vers Killerton et lui dit presque durement :

"Allons, citoyen délégué, il faut éclaircir cette affaire au plus tôt. Je requiers ta présence. Nous allons nous rendre sur le champ au fort Taureau."

V

LA PLATE-FORME DU FORT TAUREAU

En quittant Ameline et Le Bellec, Jean Prigent, désespéré, n'avait plus eu qu'une pensée : la vengeance.

Puisque l'on ne pouvait obtenir la justice, il fallait l'imposer. Et qu'importait le reproche de rébellion ? On ne trahissait point la patrie, parce qu'on secouait le joug des lois iniques et d'un pouvoir oppresseur qui ne savait pas même récompenser les meilleurs serviteurs de la cause nationale.

Plein d'une sombre résolution, il traversa Morlaix d'un pas rapide. Les portes en étaient fermées et gardées. Jean ne s'embarassa pas pour si peu.

La rivière était à sa gauche, et la mer était pleine. A l'abri d'un vieux mur, le jeune homme se déshabilla complètement, fit un paquet de ses vêtements, qu'il attacha au-dessus de sa tête avec une ceinture, et se laissa glisser dans l'eau paisible.

Il n'y avait pas de lune au firmament. Jean nagea deux cents brasses sans être vu. Puis il prit terre, se rhabilla et gagna la campagne.

A l'auberge où il avait laissé son cheval, on veillait. L'animal avait eu quatre heures de repos ; il était frais et dispos.

Le jeune homme ceignit son épée, chargea ses pistolets, et partit à fond de train sur la route de Plouezec'h.

Il s'agissait pour lui d'atteindre au plus vite le Dourdic. N'était-ce pas là que devait avoir lieu le rassemblement ?

Il courut une heure, fouillant la nuit de son oeil perçant. Des nuages courant au ciel voilaient ou découvraient par intermittences la blanche clarté de l'astre. Pas un bruit ne s'élevait dans la campagne,

hormis le hurlement des chiens de ferme éveillés par le galop du cheval.

Jean dépassa Plouezec'h, se rappelant qu'une seconde route plus courte gravissait la rampe ardue du Dourdic en terre.

Il attaqua cette rampe et laissa souffler sa monture, que la course rapide avait essoufflée.

Brusquement, comme il atteignait le point culminant de la montée, il entendit distinctement, sur le versant opposé, le bruit des sabots d'un cheval.

Quelqu'un venait vers lui, montant de la rivière, dont, juste à ce moment, la lune démasquée illuminait la nappe d'argent.

Le cavalier se dirigeait vers Morlaix. Qui était-il ? Un ami ou un ennemi ?

Jean réfléchit. Un ami n'avait rien à faire à Morlaix à pareille heure, puisque le rendez-vous général était donné à l'embouchure de la rivière. Un ennemi seul, un traître ou un espion, pouvait avoir intérêt à regagner la ville, dont les portes étaient fermées, sans doute afin de dénoncer le mouvement insolite dont la rivière devait être le théâtre. Si les autorités étaient prévenues, elles s'opposeraient par la force à la tentative des marins.

La résolution de Jean fut promptement prise. Il ne fallait pas que le voyageur inconnu passât.

Il toucha donc doucement sa bête, qui descendit la rampe opposée, au trot, se dirigeant vers la rivière.

Sans doute, le voyageur suspect éprouvait des hésitations, car il allait au pas et ne marchait qu'avec circonspection.

Prigent le rencontra à mi-côte et remarqua tout de suite ses hésitations. Il voulut l'interroger.

« Parbleu, citoyen, cria-t-il, tu me fais l'effet d'un homme qui cherche son chemin. Tu vas à Morlaix, n'est-ce pas ?

—Oui, citoyen, répliqua l'inconnu, et j'ai hâte d'y être rendu. Est-ce que ce n'est pas ici la bonne route ?

—C'est la bonne route, si tu tiens à passer par Plouezec'h. Mais elle t'allonge d'une lieue et demie.

—Ah ! fit l'homme, inquiet ; la bonne route est donc celle que je viens de quitter au bord de la rivière ?

—Tu l'as dit, citoyen. Tu n'as donc qu'une chose à faire, c'est de redescendre avec moi. Ça te fait une demi-lieue perdue, tu la rattraperas.

L'inconnu détourna son cheval et redescendit en compagnie de Jean, tous deux s'observant en silence.

« Ainsi, reprit Prigent, tu te rends à Morlaix, citoyen ? Je dois te prévenir que tu n'entreras pas. Les portes sont gardées.

L'homme eut un sourire gouailleur et répliqua :

« Oh ! il n'y a pas de portes gardées pour moi, mon camarade. Je suis le citoyen Pinsard, et j'ai affaire auprès du délégué Killerton. »

Jean réprima un tressaillement. Il avait bien fait de venir au-devant du voyageur. Le citoyen Pinsard, c'était le bras droit de Killerton, le chacal qui suit le tigre. Cet homme ne pouvait être que porteur de quelque affreux message. Il ne fallait pas qu'il allât plus loin.

En ce moment, ils avaient atteint la bifurcation des deux routes. La rivière, calme et blanche, étendait sa nappe lumineuse à cinquante pas d'eux, dans une crique arrondie et déserte. Il n'y avait pas un toit dans un rayon de mille mètres.

« Voici bien mon chemin, n'est-ce pas ? questionna le citoyen Pinsard.

—Oui, c'est là ton chemin, citoyen, répondit Jean, qui, très ostensiblement, fit tourner son cheval afin de barrer la route.

—En ce cas, mon camarade, merci du renseignement et au revoir. Ecarte ta bête, que je puisse passer.

Jean Prigent hocha la tête et prit un des pistolets de ses fontes. Puis, très paisible, presque souriant, il continua :

« Erreur n'est pas compte, citoyen. Ne m'as-tu pas dit que tu te nommais Pinsard ?

—Sans doute, fit l'autre, dont l'accent décela une certaine inquiétude.

—En ce cas, il n'y a rien de fait, mon compère. Tu es l'âme damnée de Killerton, et je devine que tu viens du fort Taureau, où tu es allé porter l'ordre d'exécution d'Alain Prigent de Bocenno, chef de la Kerret-ar-laz. Ai-je vu clair ! Réponds, et ne mens pas.

—Comment sais-tu ?... s'exclama Saint-Julien d'une voix étranglée.

—Peu importe comment je le sais ! Ce qui importe c'est que tu ne passes point. Demain matin, la Kerret-ar-laz prendra d'assaut le fort Taureau, et dans cinq minutes l'un de nous ira servir de pâture aux poissons du golfe. Allons ! sus, défend ta peau, car je vais tâcher de te tuer, citoyen Pinsard. Je suis Jean Prigent de Bocenno.

Ce disant, le jeune homme fit cabrer sa bête et la lança sur celle de son adversaire. Un éclair brilla, suivi d'une détonation. La balle alla se perdre au loin, mais Jean riposta d'une main sûre, et la bride du cheval de Pinsard fut coupée au ras du mors.

Le lieutenant de Killerton vida les arçons afin de mieux viser avec le second pistolet qu'il avait saisi.

Il n'en eut pas le temps. D'un coup de plat d'épée, Jean fit tomber l'arme de sa main.

« Chien, remercie-moi de l'honneur que je te fais. Nous allons croiser le fer. C'est par l'épée que tu vas mourir. »

Le citoyen Pinsard rompit d'un pas pour dégainer. La vivacité du mouvement et du geste fit tomber son chapeau.

La lune se dégageait des nuages. Elle l'éclaira entièrement. Jean Prigent jeta un cri de joie féroce. Il avait reconnu l'homme.

« Saint-Julien ! l'assassin de la comtesse, le complice de Killerton ! Ah ! vrai ! j'ai bien fait de passer par ici. Nous avons fait bonne besogne depuis quatre jours. T'a-t-on dit que j'ai brûlé la cervelle à ton ami Jorge Darros ? »

Saint-Julien était pâle. Il voyait bien que c'était

une lutte à mort. L'ombre de cette nuit l'aveuglait.

« Saint-Julien ! répéta Jean Prigent avec son effrayante joie. Mon frère Alain m'en voudra de ne lui avoir pas laissé ce plaisir. Il y a longtemps que tu nous dois des comptes. Nous allons les régler une fois pour toutes, bandit. Allons ! défends-toi ! »

Et, l'épée haute, il se rua sur le gentilhomme félon, qui rompit de deux pas.

—Tu n'es pas brave, baron sans culotte ! plaisanta encore le frère du chef. Tu n'es bon qu'à tuer des femmes.

Il chargeait furieusement, et Saint-Julien rompait. Tout à coup, celui-ci sentit son pied glisser sur des galets vêtus de goémon. Il se retourna.

La rivière était derrière lui. Un pas de plus à reculer, et il tombait dans ce fleuve d'eau salée que le jusant commençait à vider.

Il fit entendre un grondement de fureur et se souvint de son passé. Il battit le fer de son ennemi.

Mais Prigent était un tireur incomparable. Il dégagea, trompant le fer, et se fendit à fond. La lame disparut sous l'aisselle du baron, qui lâcha son épée et, battant l'air de ses bras, tomba tout d'une pièce à la renverse, dans l'eau calme et argentée.

« Voilà qui est fait ! » dit à part le jeune homme, en ramassant l'arme de son adversaire et en lavant la sienne dans la mer.

Puis, remontant en selle, après avoir pris la selle du cheval abandonné, il s'élança sur la route, descendant vers la baie.

Comme il atteignait la basse berge, une lumière s'élevant de la rivière attira son attention.

Deux barques de pêche glissaient silencieusement sur l'eau. Les avirons, enveloppés de paille, ne faisaient aucun bruit. Dans chaque barque, il y avait six hommes.

Jean interrogea le ciel et mesura l'heure à la marche de la lune. Il n'était pas plus de onze heures.

Il continua à s'avancer. De nouvelles barques appa-



rurent, silencieuses comme les précédentes, et, à mesure que le lit s'élargissait, que les villages se pressaient sur les rives, les bateaux apparaissaient plus nombreux. Il n'y avait plus de doute, la Kerret-ar-laz accourait au rendez-vous.

Jean n'hésita plus. Il fit entendre un long sifflement modulé d'un rythme spécial. Une des embarcations se détacha du groupe et accosta.

"Est-ce vous, chef?" demanda la voix grave et pleine du vieux compagnon Ervoan Madeuc.

Dans la geôle où il était enfermé, Alain Prigent ne dormait pas.

Depuis que le cinquième jour était écoulé, le chef de la Roche-qui-Tue attendait les événements.

Il n'avait point vu venir les juges réclamés; il n'avait pas vu davantage s'assembler autour de la forteresse les libérateurs sur lesquels il avait le droit de compter. Quelque chose qui ressemblait non à de la crainte, mais à du désespoir, entrainait dans son âme.

On a beau être fort et brave, on ne se résigne pas aisément à la captivité et à la mort.

Alain était jeune. Malgré les épreuves cruelles du passé, la vie lui était douce. Elle lui promettait du bonheur et de la gloire, et maintenant qu'Ameline lui avait avoué son amour, il se sentait capable d'accomplir des prodiges.

Et, chose affreuse, à l'heure même où il pouvait les accomplir en servant utilement et glorieusement sa patrie, à l'heure où il pouvait justifier cet amour de la femme adorée par l'honneur et la renommée qu'il pouvait acquérir lui-même, les murs d'une prison d'Etat pesaient sur sa jeunesse, sur sa vaillance, sur son amour. En face de cette mer libre, il était, lui, injustement captif.

Bien plus, le désespoir qui venait à lui insidieusement, rongant sa force, empruntait aux circonstances les plus cruelles amertumes.

Il avait presque le droit de se croire abandonné, trahi: abandonné par les compagnons dont il était le chef, trahi par la femme qui lui avait juré son attachement. Oh! l'horrible pensée! l'abominable torture! Comme elle accroissait le supplice du prisonnier.

Cette nuit-là, Alain était plus sombre, moins résigné que de coutume. L'avenir lui paraissait plus noir; le cachot aux voûtes sombres prenait l'aspect d'une tombe anticipée, dans laquelle il serait descendu vivant. Les heures tombaient lourdement de l'horloge du château.

Las et pourtant sans sommeil, il s'était jeté tout habillé sur le lit de sangles qui formait sa couche de prisonnier.

Tout à coup, comme la sonnerie lugubre du bronze achevait d'égrener les douze coups de minuit, il sembla au captif que le silence environnant se peuplait de soudaines rumeurs. Un vague bruissement de choses murmurantes et glissantes lui venait du dehors.

L'étroite fenêtre de son cachot s'ouvrait à l'est, et, au travers des barreaux, le captif pouvait voir se lever le soleil sur la côte qui s'étend du village de Térénez à pointe des roches de Primel, de ces roches de Primel où, quatre ans plus tôt, entouré de ses compagnons dévoués, il avait célébré les funérailles factices de la comtesse Ameline de la Croix de Kergroaz. La tombe devait garder encore son secret, sa pieuse supercherie.

Était-il vraiment possible qu'on l'eût abandonné? Que ses soldats, qu'Yves, que le comte de Plestin, qu'Ameline, que Jean, eussent trahi son affection?

Non, non. Il ne voulait point le croire. Une voix s'élevait en lui pour lui reprocher ses doutes. Sans qu'il se l'expliquât, une espérance rentrait en lui.

Il ouvrit la fenêtre et essaya de sonder du regard les ténèbres extérieures. Il n'y put parvenir.

Mais il perçut plus distinctement le bruit extérieur, celui d'un glissement de barques ouvrant leur sillage dans une eau calme.

Alors il eut l'impatience de cette obscurité dense qui pesait sur ses paupières; il eut hâte de voir le jour, pressentant de graves événements.

Soudain un bruit d'une tout autre nature le fit

tressaillir. Il sauta à bas de sa couche et prêta l'oreille.

Il se faisait un grand mouvement dans le château. On entendait des pas courir dans les sombres couloirs, sur la plate-forme à ciel ouvert qui couronnait la forteresse. Du haut des créneaux, des voix jaillissaient auxquelles répondaient d'autres voix venues du dehors et qui parurent à Alain très lointaines.

Puis les lourdes portes de fer roulerent, et, malgré l'épaisseur des murailles, il en perçut le grincement. Des cris brefs et secs, des commandements militaires sans nul doute, accompagnèrent et suivirent ce fracas de herse et de pont-levis déplacés. Et tout retomba dans le silence.

Alain se laissa tomber découragé sur sa couche. Le sommeil, plus fort que sa tristesse vint le terrasser impérieusement.

Quand il s'éveilla le jour entrainait dans sa cellule. Il se suspendit aux barreaux et contempla le paysage d'alentour.

Le soleil se levait sur les coteaux lointains de Plougasnou. Sur la mer, aussi loin que la vue pût s'étendre, d'innombrables embarcations se pressaient. Toutes avaient leurs voiles carguées; mais il put les voir s'avancer méthodiquement, à l'aviron, formant un cercle dont manifestement le château du Taureau était le centre.

"Ce sont eux! pensa Alain, dont le cœur bondit. Ils viennent me délivrer. Ils vont attaquer le fort."

Au même instant une clef grinça dans la serrure du cachot. La porte s'ouvrit. Un officier, suivi de quatre soldats, entra dans la cellule.

"Citoyen Alain Prigent, dit-il avec une certaine émotion, tu as demandé des juges. Le Conseil de guerre est en séance. Il va te juger sur l'heure."

"C'est bien, répondit le jeune homme. Montrez-moi le chemin, je vous suis."

Le peleton s'ébranla et conduisit le captif en une salle basse de la forteresse. Derrière une table, trois hommes étaient assis; deux officiers et un personnage porteur d'une longue houppelande sur laquelle s'enroulait une écharpe tricolore et se bouclait le ceinturon d'un sabre.

Ce fut lui qui adressa la parole au prisonnier.

"Je suis le représentant du peuple Jean Bon Saint-André. J'ai les pleins pouvoirs de la Convention, et j'institue aujourd'hui même la loi martiale en cette forteresse. Tu as été arrêté par ordre du délégué du Comité de salut public Killerton. Le 5 du présent mois, 18 fructidor an I, tu as accusé publiquement, par devant le citoyen Thiard, délégué des représentants, le citoyen Killerton de trahir la patrie, et tu n'as pu fournir la preuve de ton dire. Aujourd'hui le citoyen délégué requiert contre toi la peine de mort pour accusation calomnieuse. Qu'as-tu à répondre?"

Alain répondit fièrement:

"Rien, sinon que je maintiens mon accusation. Le citoyen Killerton a entretenu avec la flotte anglaise des relations suivies, par l'intermédiaire d'un matelot du nom de Balahic et d'un homme à ses ordres, un Anglais, nommé Ralph Gregh, et plus connu, lui aussi, sous le même nom de Killerton."

Le comte Arthur sortit de l'ombre d'un pilier et s'avança vers le Tribunal militaire.

"Tu l'as entendu, citoyen représentant. Estimes-tu que l'offense est suffisante et que j'ai le droit de requérir l'application de la loi martiale?"

L'un des deux assesseurs était le commandant même du fort, vieux soldat d'une loyauté et d'un courage indiscutables.

Depuis huit jours qu'il le gardait, il s'était pris d'affection pour son prisonnier. Il intervint donc en sa faveur.

"Citoyen représentant, fit-il, m'est-il permis d'adresser une simple question au citoyen délégué?"

"Cela t'est permis, citoyen colonel," répliqua Jean Bon, non sans quelque emphase.

Le vieux brave dévisagea fièrement Killerton, et, tirant de sa poche une feuille de parchemin, la tendit au représentant étonné.

"Comment se fait-il que le citoyen délégué, sachant les pleins pouvoirs qui t'étaient attribués par la Con-

vention nationale, m'a fait tenir hier soir, de son autorité privée et par un homme à lui, l'ordre de fusiller le prisonnier sans jugement?"

Le représentant du peuple fronça les sourcils, et, apostrophant violemment Killerton:

"C'est un abus de pouvoir, citoyen délégué! s'écria-t-il. Tu auras à en répondre devant la Convention."

"J'ignorais encore, balbutia Arthur de Kergroaz, lorsque je l'ai rendu, les pouvoirs que l'Assemblée t'avait confiés."

En ce moment, un sergent, la mine effarée, traversa la salle, et, saluant militairement le Tribunal:

"Commandant, dit-il, les hommes qui sont venus tout à l'heure sont encore là. Ils demandent à parler aux représentants."

"Quels hommes? interrogea Jean Bon Saint-André."

"C'est vrai, citoyen, répondit l'officier, et j'avais oublié de te le dire. Le prisonnier est chef d'une association puissante de marins et de gardes-côtes qui réclament sa mise en liberté. Ils déclarent que si on ne le leur remet pas, ils prendront le fort d'assaut."

Une flamme de colère passa dans les yeux de Jean Bon Saint-André. Il commanda:

"Soit! Que l'on fasse entrer ces hommes."

Le sergent sortit et rentra au bout de quelques minutes, suivi de quatre perronnages qu'Alain reconnut sur-le-champ.

C'étaient son frère Jean, le comte de Plestin, Yves Le Braz et Ervoan Madeuc. Ils s'avancèrent, la tête nue, mais le front haut.

"C'est vous, demanda le représentant avec colère, qui réclamez un prisonnier d'Etat en menaçant de prendre d'assaut le fort si on ne vous le rend pas? Savez-vous que voilà de la rébellion au premier chef?"

Le comte de Plestin fit un pas en avant et répondit:

"Citoyen représentant, tu ne saurais nous en vouloir pour quelques paroles échappées à une légitime indignation. Et si nous avions su que c'était toi qui allais présider au jugement d'Alain de Bocenzo, aucun de nous n'eût tenu un pareil langage. Nous savons trop de quels sentiments d'équité ton âme est remplie. Ne prête donc pas plus d'attention qu'il ne convient à des propos sans importance."

Jean Bon Saint-André ne fut pas médiocrement flatté de cet appel à ses sentiments de justice. Sans doute il allait revenir à de meilleures dispositions, quand soudain une furieuse clameur monta de la mer. Les marins, impatients, réclamaient justice sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Le représentant était un homme de caractère entier et ombrageux. Il s'emporta.

"Vous comprenez, s'écria-t-il, je ne suis pas d'humeur à céder devant une menace. Puisque vous réclamez votre chef, je vais vous le rendre."

Et, se tournant vers le commandant du fort, il jeta cet ordre plein d'une implacable volonté:

"Faites préparer le peloton d'exécution sur la plate-forme du château. J'assisterai à l'exécution, et c'est moi-même qui commanderai le feu."

Un cri aigu de désespoir, un cri de femme retentit. Avant que l'on pût l'en empêcher, Ameline avait rompu la barrière que lui opposaient les soldats et venait de se jeter frémissante, éperdue, entre les bras d'Alain Prigent.

PIERRE MAEL.

(A suivre)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

A dater de la semaine prochaine, nous donnerons un nouveau feuilleton, intitulé: **L'OISEAU DU DÉSERT**, scènes de l'Australie, qui nous le croyons, intéressera nos lecteurs.